

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 122 (2019)

Rubrik: Cahier des Lettres et des Arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cahier des Lettres et des Arts

Introduction

DOMINIQUE SUISSE

Cette année, le cahier des lettres et des arts présente une palette variée.

Jean-Pierre Rochat, en invité d'honneur, nous a confié un texte inédit. Édouard Höllmüller nous permet de dépasser nos frontières en nous mettant en rapport, à travers la francophonie, avec ceux qui parlent la même langue que nous. Comme en illustration, nous partageons le voyage d'Édouard Choffat et Yves Hänggi, partis présenter leur ouvrage *le Caméléon* à Madagascar, dans le cadre des Alliances françaises de Madagascar 2018 dont ils ont été lauréats du prix littéraire.

Avec Jacques Chételat, nous découvrons le chant choral, un art largement pratiqué dans le Jura.

Enfin, Alain Cortat, directeur de la maison d'édition Alphil, se remémore la figure de José Ribeaud décédé en 2018, dont il a publié quatre livres.

La chronique littéraire évoque de nombreux ouvrages. De nouveaux analystes ont rejoint Christiane Lièvre-Schmid, Valéry Rion, Philippe Wicht et moi-même. Nous remercions Monique Godinat-Crestin, Livia Lüthi, Élodie Paupe, et Luc Vallat pour leurs présentations. Ces ouvrages sont variés, tant dans leur forme que pour leur sujet. Ils sont de bons exemples de l'abondance de la création littéraire et nous ne pouvons que nous en réjouir, d'autant plus que la liste n'est de loin par exhaustive. Cette chronique est un aperçu et n'a d'autre ambition que de vous donner l'envie d'aller plus loin, à la rencontre de ces autrices et auteurs. Et de nous en signaler d'autres, que vous aurez eu le plaisir de découvrir au fil de vos lectures.

Ce cahier est ouvert à toutes celles et tous ceux qui veulent nous faire part de leur expérience dans le domaine de la création: ainsi, d'année en année, nous construisons ensemble une fresque témoignant de la richesse du monde artistique dans notre région.



Jean-Pierre Rochat



CHRONIQUES
JURASSIENNES
Lectures

Les lectures sont accompagnées
à la guitare par Cyprien Rochat

Jeudi 15 novembre 2018 - 20h
Médiathèque du CIP - Tramelan

Entrée libre - collecte



cip
cip-tramelan.ch



société jurassienne
d'émulation
cercle littéraire
sje.ch

TRAMELAN

Eva

JEAN-PIERRE ROCHAT

J'ai la flemme de tout, même d'écrire, même de lire, pas de motivation, les mots restent secs, en plein soleil sur des cailloux comme des lézards, je sais même pas si je suis un écrivain.

Il m'a dit: « cette femme est beaucoup trop belle pour vous, c'est vrai, j'ai répondu sans me vexer parce qu'il l'avait dit sans arrogance juste en jaugeant le déséquilibre qu'il y avait entre la resplendissante beauté de ma partenaire et mon apparence de rescapé du troisième âge, en plus j'étais crevé crevé crevé c'est vrai, j'ai dit, elle est vachement bien fichue, riche et célèbre.

— Vous l'avez maraboutée ?

— Pas besoin, elle est venue toute seule, vous savez j'ai peur des femmes. »

Alors faut qu'elles viennent à moi, décapsulent mon complexe, me fassent revenir à feu doux dans leur amour infini, une fois revenu à point, je me répète: j'ai toujours été un type heureux, même si la théorie du suicide reste une option possible, si je suis trop crevé je sortirai par la petite porte, je n'ai pas du tout les moyens de faire le malin, mais depuis qu'Eva s'est attachée à moi je demande à Dieu ce que j'ai fait pour mériter ça. Eva est très intelligente, alors ça, où peut mener l'intelligence, même si elle était moche elle la mènerait quand même quelque part. Eva est une femme magnifique et je reste toujours un peu en retrait, quand elle dit: « je vais demander à mon homme » et qu'elle se tourne vers moi, les ploucs se retiennent de dire: « ah, mais ça, on croyait que c'était votre grand-père » même pas le père, le grand-père, et moi je réagis même plus, c'est trop standard la vie, je vais chercher mon vieux cerveau pour lui écrire une ballade, on dira c'est un four, oui un vieux four à banc avec des catelles vertes sur lequel je me suis assoupi.

Eva ses mains, Eva mes mains sur ses seins, Eva ma mort que vient-elle faire là au milieu, Eva la vie, Eva la chatte d'Eva, la trappe à souris de la chatte d'Eva, il fallait absolument que son sourire soit publié. C'était mon écriture qui reprenait un goût de citronnelle, j'écrivais de la publicité pour une vie heureuse, soyons heureux, par exemple quand une fille

magique et divine vous dit: « Viens chez moi! », mais vas-y! fais pas ton difficile: non, j'ai déjà tout ce qu'il me faut à la maison, alors que t'as même plus de maison.

Les gens disaient cette fille c'est une Barbe Bleue imberbe, les types qui rentrent chez elle on les voit jamais ressortir, je leur disais: je vous tiendrai au courant et eux: oui, mais nous on s'en fout de ce qui se passe là-bas dedans!

Regarder Eva assise là c'était encore plus crevant que tout le reste elle était tellement bandante et je suis vulgaire à dessein parce qu'elle s'énervait, elle provoquait, elle me pressait comme un citron pour récupérer le dernier jus, et moi vieux guerrier rempli de fierté naïve, je lui tendais mon totem gravé d'un trait pour chaque coup tiré dans la savane épaisse de mes savoureuses amours. Elle disait c'est ça qu'elle voulait, à défaut d'avoir été la première elle se contenterait de la dernière place et c'est bien ce que je craignais, l'amour qui tue, son énergie, c'était un pré fleuri, je me débattais là-haut excité comme un gros poisson qu'on sort de l'eau. T'es pire qu'un fantasme Eva, quand on retombe de si haut tu es toujours là, car il y avait l'amour et l'amour c'est lourd comme trois camions quand je mourais entre ses seins tachés de son où elle m'avait laissé m'échouer après la tempête, je savais que j'étais à la tête du top cinquante de mes moments d'éternité. Il y avait son sourire aussi, j'y croyais pas qu'il était pour moi, c'est commercial, je me disais au début, c'est un sourire étudié devant son miroir-dis-moi-que-je-suis-la-plus-belle, il y avait de ça, mais pour moi c'était appuyé tout exprès sur moi, sur mes lèvres si je voulais, son sourire ça marchait à tous les coups sur moi. En public j'étais très passif, c'est la mienne, si elle se faisait draguer elle disait non je suis la sienne.

Elle me faisait à manger, je disais non moi je me lève tôt c'est moi qui fais à manger, elle disait non tu sais pas en faisant une grimace en pensant à mes délicieux fromages qui parfumaient sa cave. Elle disait tu fais rien d'autre que d'écrire sur moi.

Et c'était sa condition, elle jusqu'au plus profond de son moindre détail, même déjà aujourd'hui.

C'est elle qui m'avait choisi, c'était trop beau pour être vrai, il doit y avoir une couille quelque part.

Je cherchais la couille, si c'était moi le couillon. Cependant, se faire couillonner par elle, c'était un plaisir, je peux pas le dire autrement. C'est l'été maintenant, elle m'offre ses seins qui sautillent autour de moi, elle dit j'aime pas quand tu instrumentalises mon corps, j'y dis moi non plus,

mais je dois admettre que je suis souvent pas si malin, par exemple, après une lecture un vieux bonhomme très digne est venu me serrer la main qu'il ne voulait plus lâcher en me disant merci, merci, je vous lis au lit, il n'y a rien de meilleur pour passer une bonne nuit, vous m'avez sauvé des mauvaises nuits, ça valait un prix *made* ici pour un écrivillon comme moi.

C'est l'été et elle porte un chemisier blanc avec ses seins en avant je la regarde dans les yeux et ça marche encore mieux, dans ses yeux il y a son sourire à la puissance infinie, soutenir son regard c'est renoncer à tous mes moyens, c'est perdre le nord et hypnotisé, pimenté, aimanté, j'étais perdu pour le roman bien ficelé, j'avais plus que elle à la place d'un cerveau bien structuré.

Il n'y a pas d'intrigue, pas d'histoire, pas de récit. Non, c'est elle à plein temps, déjà d'écrire: elle est assise, non debout, là avec son parfum spécialement étudié pour me faire flipper, je tremble, elle dit non vas-y décris-moi, rentre la langue. Elle dit: avec la langue tu es un autre homme, si doux, et toujours je vais jusqu'au bout de sa respiration sonore et profonde et elle est une immense forêt au milieu d'une journée d'été.

II

Le soir elle me disait: voulez-vous coucher avec moi? ce soir? et moi j'étais complètement crevé, je me traînais, mon seul rêve c'était de dormir, de relâcher mes muscles agrippés à mes os comme des mains à la barre d'un bateau dans la tempête, mais elle était là, dans toute la splendeur du désir, je pouvais pas lui dire tu vois pas là je suis vidé de toute ma substance, même où ça me pique j'ai plus la force de gratter, non, je disais: mon amour, même dans la mort je t'aimerai toujours et je donnais la langue à sa chatte qui ronronnait en me réveillant les sens jusqu'aux fourmis sous mes cheveux.

Alors oui, c'est une histoire d'amour, je le reconnais maintenant, c'est facile: qu'écrivez-vous maintenant? une histoire d'amour! et tout de suite en parlant d'amour on réveille les mots, tout de suite: elle si belle, avec sa photo à l'appui, elle si belle, avec ton imagination en plus, c'est toujours plus difficile avec une héroïne qui présente mal, avec une grosse patate, même si je tombe facilement amoureux des grosses, elles sont si généreuses et heureuses qu'on en fasse le tour avec plaisir, le tour de ses fesses à l'air.

Justement, à travers son chemisier blanc j'effleurais ses seins, les pointes de ses seins vibrants de désir tactile, elle s'excitait, elle s'énervait elle voulait que je la pétrisse vraiment pas juste des frôlements affectifs, elle réclamait de l'étalement en moi, alternant finesse et chevauchées sauvages.

La fatigue je la repoussais dans un coin où elle restait en embuscade. En embuscade la fatigue avec les vieux qui se la jouent trop plein d'énergie biovitale. Je le voyais bien, je me demandais d'ailleurs si c'était pas son but, complètement inconscient de me nuquer et elle aussi ajouter un trait sur le manche des victimes de son charme ravageur, c'était tellement le pied ce cul qu'elle promenait devant moi, tu permets que je m'assieds ou comment dit-on ? Sa bouche vaginale engloutit ma biroute, l'étalement, en moi, en elle, soufflait épais, elle se disait là je le tiens, encore quelques coups et il est mort et pourquoi pas je me disais en chantant une de ces chansons de combattants intrépides jusque dans la mort où c'est quand même plus calme. Elle était souple aussi, elle jouait avec le mort que j'étais pas encore, d'un bond elle s'est relevée pour m'exposer son corps de face avec ses seins diaboliques tout à fait primaires et qui ont un pouvoir démesuré sur moi, et quand elle me regarde regarder ses seins elle a un regard si dépité que j'en rougis jusqu'aux os, oui les seins, mais les yeux c'est trois fois pire. Quand on en est aux yeux, c'est là l'éternité d'être transformé en cristaux éclatés en bleu turquoise. C'est une tarentule géante, elle m'avale, son vagin géant m'engloutit vers le néant, il lui faudra toute son énergie pour me ranimer, si je faisais de la bande dessinée je me figurerais comme un pneu plat qu'elle doit repletser avant de pouvoir le regonfler en soufflant dans la chevillette.

Un amour sans spiritualité, vas-y, c'est foutu d'avance, sa spiritualité dans ses yeux de cristaux turquoise pilés sur fond d'Antarctique elle était une ourse blanche sur la banquise et puis une girafe qui cueillait la dernière feuille tout en haut sur l'arbre. Sa chatte apprivoisée et mon bon don du berger. Son sourire coquin, ce petit sourire-là, minuscule, tout gêné, parvenant à déclencher mon goût irrépressible de liberté, je sautais la barrière, j'atterrissais dans son pré, à ses pieds je me redressais et c'était moi cette fois dans la peau du grizzli, elle chasseuse criait attends ! je vais te changer en descente de lit !

Sur ce lit même avant qu'il ne disparaisse dans le gouffre du temps.

Un amour sans spiritualité n'est pas un amour véritable oh mon amour ! j'allais lui présenter ma spiritualité pour qu'elle continue à croire en moi, je savais pas comment, aide-moi nom de Dieu à développer une spiritualité conforme à ses attentes de très belle femme intelligente. Elle

pouvait très bien éteindre ma petite flamme vacillante d'une simple pression de deux doigts humides. Clap et c'était fini elle disait: je n'ai plus rien à lui dire. Mais c'était tout autrement dans la réalité elle me courait après: pourquoi t'enfuis-tu? je ne m'enfuis pas, je te fous la paix! et elle, toute positive, là devant moi, ouverte: mais je veux pas que tu me foutes la paix! je veux que tu me chevauches comme ta jument préférée! elle dit ça, elle a dit ça, je l'ai pas inventé, j'aurais honte d'inventer des trucs pareils. Elle dit reviens. Des scènes d'amour. J'ai bientôt passé l'âge des scènes d'amour, elle profite des derniers rayons du soleil avant l'hiver. Moi je lui dis, mais dans la tombe qu'est-ce j'aurais, même plus les moyens d'écrire! c'est pour ça! elle disait maintenant je suis là pour te stimuler! qu'est-ce qui te ferait plaisir? déguise-toi en bonne sœur de Dieu et parlons un peu d'éternité. Elle déguisée en bonne sœur de Dieu, elle avait une robe qui pique et pas de slip. Extase et béatitude, jusqu'au point de non-retour, non, là on fait marche arrière c'est pas aujourd'hui qu'on va mourir, j'avais déjà testé, non, la vie valait la peine d'être tirée en longueur. Elle m'offrait sa jeunesse, sa jeunesse, faut pas exagérer, disons sa maturité, son âge mûr de fruit mûr incroyablement goûtu. J'étais dans un rêve où ses caresses où tout d'un coup c'était la réalité, Eva, je me souvenais du nom. Rien qu'avec son nom en tête, Eva, ça le faisait déjà. J'avais eu une jument qui s'appelait Eva, je lui dis pas, je sais même plus à qui je l'ai vendu, si! ça revient! je me souviens maintenant de cet ami et de sa très belle femme rousse.

Eva, elle avait quelque chose d'une Frida, elle était brûlante, c'est une flamme qui vous lèche là, nom de Dieu ça brûle! Elle venait me chercher j'étais tout petit dans la nature elle me disait: montre-toi un peu! Je sortais des buissons, elle m'attrapait, elle disait maintenant tu viens à la maison! J'y disais je suis plus un gamin! elle répondait non t'es un petit vieux c'est la même chose. J'entendais à sa voix un peu rauque que maintenant je devais prendre des vitamines à effets rapides, je savais comment me comporter pour l'amener tout doucement à ce pré fleuri qui est le sien, son plaisir, c'est moi qui guide, elle aussi, cette puissance qu'elle a dans les reins qui monte jusque dans l'âme, on se levait au milieu de la nuit comme des chevaux assoiffés par la canicule. Eva, et en page trois ou quatre: pour Eva, avec l'autorisation d'Eva, avec les corrections d'Eva, pas trop sensible aux jeux de mots elle m'en a barré quelques-uns et même un je pense qu'elle l'a barré parce qu'elle ne l'a pas compris, tu te fous de ma gueule, dit-elle, là, quel est donc ce jeu de mots que j'ai pas capté? j'avais plus toutes les pièces en main pour lui répondre du tac au tac.

III

Eva heureusement qu'elle m'a lu, qu'elle est tombée amoureuse de l'écrivain, parce que le paysan bon elle était obligée de faire avec, au paysan elle était reconnaissante d'avoir musclé l'écrivain et de pas l'avoir laissé en jachère physique. Elle disait : pour ton âge t'es encore vachement baraqué. J'essayais de lui cacher quand la baraque était branlante. Elle était la cerise sur le gâteau de ma vie, venue se poser comme un oiseau, comme un ange sexué femelle, t'es trop magique, elle s'occupe de me ramener en pleine réalité, elle aime s'accrocher à mes bourses remplies de pollen prêt à être lâché en elle.

Ce qui est pas banal, c'est qu'elle est séduite par ma musique, elle m'a dit ma mélodie, au son de deux millions de verts de bruns de gris des paysages où j'emmenais mes lecteurs curieux, je leur disais ouais tout le d'sous c'est la fosse à purin. Nous semblait bien, disaient-ils en fronçant le nez.

Elle était si remplie de vie je pouvais pas rester avec elle à plein temps sans prendre le risque d'imploser, de m'évaporer, d'être juste une décoration, un trophée, je suis pas fait pour les maisons, j'ai pris le risque de partir. Je suis parti, c'est fini, je pense pas que je reviendrai un jour, elle ne l'entendait pas de cette oreille. Je me croyais libre. Ah ben non, elle m'attendait dans le bled où j'allais, sur la terrasse de la pension où j'avais réservé. Le plus étrange, j'étais tellement content de la voir toute neuve, si fraîche devant moi, ma première journée de marche, tu vas me suivre partout ? je voulais écrire le journal d'un marcheur illimité et déjà elle me caressait l'épaule en demandant si le sac avait été lourd, si j'allais prendre une douche avec un clin d'œil à mon dos qu'elle serait là pour le redresser de ses doigts de fée, j'ai dit je suis amoureux des paysages en lui montrant la vallée qui se déroulait devant nous, mais elle dans mes bras, c'était une mélancolie infinie, c'était oui à la vie, mais c'est bientôt fini.

Elle était amoureuse de moi, elle me regardait avec admiration chaque petite parcelle d'elle offerte à moi, je respirais à fond sa présence illimitée, je ne pouvais pas me libérer de son indicible attirance, je me disais l'été le plus chaud, actuellement avec sa présence. Mes oncles étaient actuellement des arrière-grands-pères antédiluviens et ne respiraient plus que difficilement au seuil de l'au-delà.

J'ai dit allons-y doucement. Elle a dit non-non j'ai loué une chambre avec du champagne et tout. Comment comment ? en plus de la chambre que j'avais réservée ? oui mon amour ! mais c'est du gaspillage ! mais non

mon gros ours à poils drus, tu sais bien que je suis riche sans chichis, mais pour te plaire, j'ai rajouté des options sur la liste des options proposées par les hôtes de la pension. Elle avait une façon si érotique de prononcer mon prénom si con d'habitude. Comment tu dis? elle dit: c'est ma fête, la mien sera la tien, la mienne la tienne, la porte s'est refermée sur nous.

Un jour nous ferons l'amour pour une dernière fois, sans doute, nous ne saurons même pas que c'est la dernière à moins d'avoir décidé de se suicider juste après, ou se suicider en faisant l'amour alors que le médecin avait prévenu: vu l'état de votre cœur un grand effort physique pourrait vous tuer. Sera-ce avec Eva? ébats, débats, combat pour la vie.

Eva veut, Eva fait tout ce qu'elle peut, tout ce qui pourrait éventuellement m'exciter, mais l'ombre de la mort, l'ombre de cette putain de salope de crevure m'en bouche un coin, je dis: Eva sport! et je lui montre à quel point je suis sportif, aïe, mes os, des fois on entend que j'ai des os sous ma rude écorce, quand j'étais jeune on entendait que mon souffle respirant la santé et la puissance.

Ici on te dit cool pépé, surtout vas-y doucement, et elle prenait son immense pied avec cette tranquillité de ma vie au grand air.

Ses yeux pépillaient, ses yeux frétilaient, elle disait encore! encore et moi j'étais comme un tube de pâté de marrons pressé et enroulé jusqu'au seuil du pas de vis du bouchon. Mes réserves étaient fondues comme une raclette sous le feu de la flamme, encore et encore quoi? ça suffit comme ça, j'ai dit, maintenant on dort, mais même dans mon sommeil je sentais qu'elle jouait avec mon robinet, elle jouait de la flûte afin que le serpent se redresse et mette le nez hors du panier. C'est bon d'être saturé d'amour, mais le sommeil lourd m'écrase de toute sa pesanteur, je dis à demain! et elle: demain, je peux venir avec? Et le lendemain c'est elle qui marche devant, toute excitée par l'air vif et entraînant des oiseaux aux champs. Je suis un frein à main, je m'assieds sur un banc au coin d'un bois. Eva: Déjà?

— Hé! mais attends! tu cours où comme-ça?

— Je suis heureuse d'être avec toi!

— Ça!

Ça c'était vrai, et quel honneur d'être avec quelqu'un que vous rendez heureux! Cependant, l'amour est si vaste qu'on remplira jamais toutes les cases, celle du rythme individuel a son importance pour le bon partage des plaisirs de la vie, si j'étais aussi du matin, avec elle on est

toujours du matin et du soir quand on la voit là marcher devant soi en roulant des essieux, les pensées montaient droit aux cieux, c'est pourquoi assis sur ce banc de si bon matin je peux te manger des yeux tranquillement assis sur les contreforts de l'extase. C'est vrai. On m'avait prévenu. Et aussi qu'elle avait une sœur et qu'entre les deux elles écartelaient leurs amants réceptifs, pardon, respectifs, pour finir par en faire de la cendre de crématoire dont bénéficiait leur culture de roses trémières. Alors je dis pas, entre les deux l'autre était encore plus belle, plus belle je dis pas, mais plus soignée, plus sophistiquée, entre la sauvage et la sophistiquée mon cœur allait tout droit vers la sauvage, mais la sophistiquée était envoûtante d'un parfum qui venait vous chercher de loin comme un tentacule gluant de charme, aussitôt le nez levé il était ferré comme un gros poisson innocent et aussitôt sorti de l'eau. La peau était si douce dans les parties les plus érotiques de son être et de son paraître, aïe, la toucher de près c'était vraiment bienfaisant, ma langue, je connaissais la langue de ses lèvres, elle s'écartelait presque pour que ma langue parvienne dans son cerveau par l'intérieur, bon, je parle de sa sœur, je devrais pas, je l'expose, le troisième jour de marche tout d'un coup elle débarque. Elle nous veut du bien, tout ce bien qu'on me veut ces derniers temps, j'en aurais pas espéré le dixième il y a quelque temps. Alors elle arrive avec son parfum ses seins sa peau pour nous barrer le chemin elle fait une barrière électrique, secousse électrique quand elle m'embrasse. Que faisiez-vous tout l'été ? Je chantais ! Et bien, dansez maintenant ! et si je la prenais à pleins bras, Eva disait : non, mais ça va pas ! ? mais j'avais déjà mordu dedans. Je n'avais pas réfléchi j'avais agi par pur instinct, instinct pur elle était si tendre, je dis, avec sa voix un peu cassée qui elle aussi fait semblant de me prendre pour Dieu, Dieu pardonne-leur, je te revaudrai ça, c'est un abus. J'ai abusé des deux, moralement tout allait bien, mais physiquement, je me disais, il y a toujours quelque chose qui déconne quand il s'agit d'être au top, physiquement j'assumais plus, physiquement j'aurais dû rester spirituel, intelligent, mais l'intelligence en moi, si j'en ai des fois, est incroyablement lente à la détente, tellement lente à la détente que je suis prêt quand le train est passé depuis longtemps quand elle réagit enfin.

J'étais là, avec ces deux nanas à mon chevet, j'avais qu'une envie c'est d'être seul, c'est con quand même, et quand tu es seul c'est à ça que tu rêves deux nanas à ton chevet, c'est jamais simple, une brune et une plus blonde tirant sur le cuivré, cuivré aussi entre ses seins, enfin la une, je tends les mains chacune prend la sienne, la sœur dit je dois y aller, Eva m'embrasse, Marina aussi.

Houlà je leur dis: vous m'appellez de si loin, j'étais complètement ailleurs je regardais dans le vide et je voyais un coq de bruyère en pleine parade amoureuse, c'est exactement ça, Marina disait: puis-je être ta muse? J'avais pas souvent rencontré Dieu, des fois, vite fait, au milieu d'une course de chevaux, en plein galop, ou ailleurs, heureux comme avec une femme et ici avec Marina irrésistible entre les mains d'Eva. Oui la vie elle était ma perfection absolue, jusqu'à l'épuisement et la mort qui guette toujours quelque part, avez-vous peur de la mort? c'est tellement con la mort, le stop définitif, après reste que du yaourt, la mort j'aimerais la choper dans ma trappe à rats et la plonger dans la fontaine pour la noyer. J'expliquais ça à Marina, mais elle était déjà nue, complètement nue offerte, infinie, comme l'entrée du tunnel de l'amour, l'effort dans lequel nous étions engagés, son orgasme aussi était une assiette qui tournait en équilibre au bout d'une longue tige de bois que je tenais entre les dents, le jeu c'était de tenir l'assiette le plus longtemps possible en l'air, un orgasme aérien, dis donc on est parti comme si on était shooté à mort, mais rien du tout que des hormones naturelles mâles et femelles.

Après l'amour, nous voyageons sur le même tapis volant, l'euphorie est une petite brise qui nous caresse le visage, aériens dans notre assiette de derviche tourneur.

Tout ce bonheur à ranger dans ma mémoire, comment s'y retrouver? à la bonne heure les bonheurs de ma vie. Marina, je lui téléphone: de Dieu le grand pied qu'on a pris!

Elle: J'arrive tout de suite.

Lui: Non, mais attends!

Elle: Tu veux plus me voir?

Lui: Si.

Elle: Alors?

Lui: Je suis mort.

Elle: Je vais te redonner le goût de vivre!

En effet, elle est arrivée en coup de vent en disant je dois repartir. Nous avons donc qu'un tout petit espace-temps pour se voir de plus près, être une muse c'est la décrire, parvenir à faire d'elle une description qui laisse une trace en moi et sur le papier qui prend son odeur, elle s'attarde sur son corps, chacune sa recette pour aller chercher son mâle au pré. J'étais là, je pâtais tranquille et je la vois qui monte vers moi. Oh femme! le désir brûle en moi à feu doux. Le goût de l'amour, le goût de la

muse, le goût d'art brut de sa chatte, c'est très physique votre truc, ensuite il y a toutes les petites ondées que ça provoque. Notamment le poète qui dit attends ! toi au soleil c'est du plus bel effet, il se perd dans ses effets, il pousse du coude son double peintre, vas-y toi, t'es mieux monté avec ton pinceau, moi avec mon crayon j'y fais des lèvres trop fines. Elle me sourit quand même, elle sait que l'éternité sera de courte durée, mais soyons à cheval sur l'instant présent. Le luxe d'installation de l'intérieur de son orgasme, on y est trop bien, gratuitement elle vous reçoit dans son palace, sa cabane au Canada, moi le mien je le retenais encore par la petite bride, mais là je pouvais lâcher la cavalerie, entre ses jambes et dans son cerveau, c'est là, j'ai fini mes jours.

Nous reprîmes nos esprits, nous remontâmes à la surface ou rattrîmes sur le plancher des vaches, pour repartir chacun de son côté.

IV

J'arrive dans un village où c'est Jennifer Lopez la mairesse, plutôt sa caricature, un peu plus épaisse, plus rustique, plus solide. Elle me dit : enfin vous voilà ! Nous ne sommes plus que quatre habitants ici, nous sommes si heureux que vous soyez là, si vous pouviez me payer votre taxe de séjour dès maintenant ça me dépannerait. Combien votre taxe de séjour ? je sais même pas si je vais rester plus d'une nuit dans votre auberge espagnole. Qu'importe, me dit la mairesse qui avait des yeux incroyablement profonds pour une personne anonyme, comme si elle était une extraterrestre déguisée en hôtesse, qu'importe disait-elle, c'est un franc par jour, le minimum c'est une année, on peut pas prendre moins, vous restez une année ou pas du tout. C'est une blague, je vois, vous aimez les blagues qui détendent l'atmosphère, elle avait des seins énormes, je me voyais pas tout seul à l'assaut de ses seins hautains. Trois cent soixante-cinq francs plus impôts. J'étais fatigué (tu l'écris souvent, me dit une amie, que t'es fatigué, je devrais pas) non ! je pétais la forme, je lui dis : c'est une blague ! Elle dit : non, non, ses lèvres sont magnifiques, pleines, dures, elles frissonnent d'une lointaine rosée, debout, la mairesse même soutenue par de larges talons hauts est un peu courte, mais puissante comme un petit taureau trapu. Elle va te mettre un coup de boule, pas du tout, elle est charmante, elle veut pas me perdre, l'humanité lui tourne le dos, elle dit non, non toi viens ici, je te nomme habitant d'honneur pour une année, sans cotisation, mais vous devez vous acquitter de votre taxe de séjour. Ma taxe de séjour ? je la regardais de près, la nuque

épaisse, presque pas de cou, du coup le poète s'attachait aux cheveux qui couvraient abondamment ses épaules de déménageur. Tu rigoles? c'est un homme, non, non, je m'excuse, je dois insister sur sa féminité ruisselante d'amour et d'hormones naturelles, ses seins en avant et son infinie tendresse et ses yeux j'insiste toujours sur les yeux, mais c'est notre seul pouvoir, entrer et sortir comme on veut à moins d'être puni comme les lynchés du sud des États-Unis. Alors la mairesse me reçoit avec un « soyez le bienvenu » franc et sincère du fond du cœur.

V

Chambre d'hôte avec lit et patronne dedans.

Qui sont les trois autres habitants du village? Deux veuves ennemies encore en vie grâce à leur haine l'une pour l'autre et aussi l'ancien maréchal.

La mairesse mon hôtesse me montre ma chambre, elle dit dans cette chambre j'ai fait cinq enfants. Houlà, je me dis, j'entends encore les cris. Elle dit: j'en voudrais un sixième, du moins comme si, comme ça.

Je réfléchis, c'est un peu abrupt comme solution, mais je suis pas complètement conquis, acquis à la cause de s'attacher trop vite, quels âges les petits? Oh! aujourd'hui ils sont tous majeurs et envolés du nid, mes petits et une larme roule sur une des bonnes joues de la mairesse avide de taxes de séjour.

Ici c'est plus loin que l'Afrique, l'Afrique vous prenez l'avion et deux heures après vous y êtes, ici j'y suis arrivé après des jours et des jours de marche en montagne. C'est pour ça que la mairesse, quand elle voit arriver un touriste, elle l'invite et telle une plante carnivore se referme sur lui.

J'ai bien compris qu'elle est un peu folle, mais moi non plus je suis pas dans la stricte conformité de la normalité. Je m'en voulais de croiser si souvent le regard de ses seins, ses yeux étant de vrais vitraux conduisant au Saint-Esprit.

La chambre était au premier; par la fenêtre le soleil se couchait en faisant un dernier coucou.

Je me disais à quel point la soirée serait triste si nous n'arrivions pas à rompre la glace, mais elle, et je me félicitais de voyager pour rencontrer du monde et écrire un roman stimulé par la marche.

Elle m'a pris dans ses bras, elle avait de l'amour pour deux, elle a dit : avec toi j'ai vu tout de suite que c'était possible, mon intuition et puis tu sens bon, la plupart des marcheurs sentent mauvais, z'ont trop de toxines qui végètent en surface.

Mon secret c'était ma topette de « fièvre de cheval », mais elle était bientôt vide, comment j'allais faire ? oui pour séduire, rien qu'avec ma gueule ça suffit pas, je dois expirer l'air du large, inspirer un voyage à dos d'âme sensible. Tout d'un coup l'amour, une puissance ! comme le jet d'eau de Genève, vous couperait un arbre si on arrivait à le tenir. Mais elle, elle se délectait, elle était toute en remerciement pour Dieu d'avoir été exaucée, je me joignais à son Dieu au plus haut des cieux.

J'ai rapidement compris que dans ce village abandonné, ils avaient besoin d'un homme à tout faire. D'abord vider les creux à lisier des deux veuves qui débordaient. Elles détenaient encore chacune deux vaches et un veau et la chauve avait un cheval de race primitive qui la transportait sans bride ni licou, rien qu'à la voix, ça me révolte de prendre des photos, ainsi vous devez vous contenter de mes explications.

Au début les veuves se méfiaient de moi : « Pourquoi vous réparez ce tracteur et ce tonneau à purin ?

- Pour vider vos creux.
- Mais nous on a rien demandé.
- Mais votre jus qui coule sur la route empeste tout le village.
- C'est pas faux, dit la longue.
- T'es un Judas ! dit l'autre, tu complotes tout de suite avec l'ennemi.
- Je suis pas un ennemi, je suis l'ami de la veuve et de son veau.
- Vous êtes humoriste ?
- Non je suis Suisse.
- Un petit Suisse, c'est chou ! »

La longue était très deuxième degré, remarque, l'autre aussi.

Le tracteur c'était l'allumage, déjà, la batterie fallait la changer, ensuite renouer les contacts en éliminant le vert-de-gris sur les fils de cuivre. J'avais les deux veuves penchées sur mes épaules pendant que je bricolais, elles trouvaient le moyen de se boquer comme deux vieilles chèvres, heureusement le maréchal a fait surface dans cette grange-remise de matériel agricole. Il m'a dit : moi j'ai un chargeur de batterie et d'électricité chez moi, je produis moi-même le courant depuis que ces tarés des Forces motrices sont plus foutus de réparer la ligne.

Rapidement les deux veuves ont réalisé que c'était dans leur intérêt de nous encourager. La longue a dit : c'est quand même beau les hommes éduqués à réparer. Et la chauve a renchéri : les artisans-bricoleurs c'est la meilleure sorte.

Le tonneau à pression avait un trou par où l'aspiration se perdait à grands bruits de siphon débouché. Hé ! le maréchal, qui était si vieux que pour lui l'avenir était mort depuis longtemps, se demandait si son courant suffirait pour son vieux poste à souder grand comme une armoire à roulettes.

J'ai réussi à vider les deux creux, ça puait hors du village maintenant des randonneurs sont tombés raides sous l'assaut de la peste.

Ensuite le deuxième jour elles sont venues me demander de réparer les barrières afin qu'elles n'aient plus à passer les journées à garder leurs vaches.

Le maréchal me disait : tu comprends moi j'ai plus le temps, je suis tellement lent que les journées passent à toute vitesse.

Le soir je rentrais chez la mairesse, mais c'est Eva que je voulais. Chez la mairesse une génératrice tournait toute la journée et toute la nuit pour un frigo, une télé, un micro-ondes et un chargeur, j'ai téléphoné à Frida sous-estimant le plaisir d'entendre sa voix me soulever le pantalon. Eva m'a dit : sors tout de suite de ce trou ! J'ai rétorqué : mais je suis bien ici ! Et elle en colère, Eva en colère, c'était beau, c'était merveilleux quand elle montait sur ses grands chevaux et elle me dit : alors reste-z-y ! Et moi non où veux-tu qu'on se retrouve ? j'ai sorti ma carte, au hasard j'ai choisi un gros bled dans la région Manosque, hôtel Manosque à Manosque, avec l'accent ils te font comme des frisons sur un cadeau. C'est vrai qu'Eva était absolument irrésistible quand elle te fonçait dessus, c'était pas de la tauromachie comme avec l'hôtesse du petit village de montagne, c'était la fête tout entière, la version moderne de la réalisation d'un rêve récurrent, nous nous retrouvons, depuis le début j'ai barré son prénom et puis si, j'ai dit, c'était trop érotique, mais je revenais tout le temps. Et Eva je l'appelle elle vient, elle pose ses conditions, elle vient pas pour rien et je lui en suis si reconnaissant. Elle dit cette salle de bain est trop petite et nous fait changer d'étage. Je joue au sous-développé dans ma vie j'ai jamais eu de baignoire, montre-moi comme ça fonctionne.

Eva veut d'abord lire ce que j'ai écrit là-haut. Rien. Elle sait très bien qu'écrire c'est respirer, pour moi, et que pas respirer c'est mourir d'asphyxie.

Eva plonge la main dans mon sac à dos de randonneur, elle tombe rapidement sur mon carnet ligné Moleskine *soft cover*: mardi 8 août: je me réveille après une nuit torride avec la maîtresse!

« C'est quoi ça?!? »

— Quoi ça ?

— Une nuit d'amour avec une espèce de maîtresse !

— Oh, c'est une pension qui fonctionne au respect de l'hospitalité.

— L'hospitalité de son cul !

— Ne soit pas grossière chérie, c'est toi que j'aime !

— Quand ça t'arrange ! »

Jusqu'à la fin faudra fournir des preuves, à part ça c'est vraiment facile, elle est la plus belle, je suis étonné chaque fois que je la regarde, en plus elle sourit, j'enfonce mon âme dans ce corps idéal, au passage à niveau le train de son âme me passe sous le nez: attends-moi! Je m'accroche tel Jack London au train des baroudeurs ou Jack Kerouac au train des clochards célestes, je suis à moitié dans mon livre, mes lettres regardent ses yeux me lire et me transmettre cette lueur d'amusement qui me ravit jusqu'au fond de mon être. C'est moi, tu me touches là si profond, j'arrive plus à dire comment ça me fait du bien. Qu'est-ce que ça donne ici? l'extase, la béatitude, chaque fois qu'on arrive à l'étape de ce chapitre, qu'on se réveille sur une terre nouvelle, elle doit retourner sur Paris, dit-on, et moi sur cette montagnette là-bas, mais je reste assis ici, j'ai décidé de bannir le mot fatigue, il revenait trop souvent, il convenait de trouver un autre énergisant de la fatigue au Red bull, raide, nase, mais j'avais des ouvertures inattendues, après nos adieux, à Eva et à moi, une petite scène d'amour, que je vous peindrai un jour avec amour.

Je regarde son train disparu à l'horizon sur un air de reggae joué dans les pins.

VI

Chaque jour je m'entraîne à mourir, un moment, jusqu'à ce que revienne le goût de vivre. Je m'entraîne psychologiquement, physiquement c'est pas encore le moment. Je fais les gestes mentalement et après, tous ces suicidés avec des bonnes raisons, il ne faut pas, me dit mon ange gardien femelle, les mâles s'en foutent, mais elle, sous son aile, je dis t'as quand même raison, encore quelques printemps c'est pas du luxe. Son aile, ce sont ses bras, ils m'enserrent, elle dit: je n'aimerais pas te perdre,

c'est déjà ça, c'est déjà elle de gagnée, elle pourrait suffire pour rester en forme. Je marche, je marche à l'envers sur un tapis roulant, je marche vite, je dépasse la vitesse du tapis roulant d'à peu près un kilomètre à l'heure, de Manosque où je suis arrivé en car en quelques heures à mon refuge de montagne en quelques jours à pied, je remonte le temps à l'entrée du bled, à ma sortie, fallait se retourner pour lire: «Manosque regarde vers l'avenir» sur une pancarte grande comme un écran de cinéma grand format. J'étais content pour eux. Je regardais mes pieds avancer à la montée, c'est ça la vie, mes pieds dans les sandales usées, bons pieds, bon œil, des fois je croyais au bon Dieu, en discussion avec le bon Dieu, déjà pas si bon si c'est vraiment lui qu'est aux commandes, mais passons, je le vois plutôt comme un Dieu privé, à mon entière disposition il a pas le temps de régler toutes les injustices et faire la pluie et le mauvais temps en même temps. J'y dis: est-ce que tu as le temps de m'élever au niveau de la pensée transcendante? il me demande ce que j'entends par pensée transcendante? mais bordel si c'est moi qui dois t'expliquer la pensée transcendante! il me dit de pas jurer en vain et que la question c'était juste pour savoir où j'en étais de la pensée transcendante. Bordel, je jure pour donner un peu de relief au texte, bordel comme les petites cloches quand tu ouvres la porte du magasin. C'est bien joli, mais en marche la pensée est sans cesse interrompue par des rencontres inévitables, comme cette jeune femme tout en noir, noir à la mode, serré à la taille laissant les épaules et les étoiles à découvert. Bonjour Madame. Bonjour Monsieur. Et ce seront à jamais les seules paroles que nous aurons échangées. Jamais je ne battrai dans son cœur d'or sous sa rude écorce. Pour elle aussi j'étais un homme mort comme il y en a plein partout.

Alors, revenons à Dieu au plus haut des cieux, plutôt en compagnon de marche. Avec la question bateau: y a-t-il une vie après la mort? hein? puisque t'es si malin. Ton truc c'est de nous renvoyer les questions à la gueule. Qu'est-ce que tu crois? il voudrait que je lui dise que je crois en lui et que je souscris à son assurance vie après la mort. C'est bien ça, après la mort, encore tout vaporeux faut se reconstituer une identité, d'où certains tentés de s'accrocher à la première identité qui passe et se retrouver réincarné en singe de labo. La pensée n'est pas linéaire, il faut se concentrer pour se maintenir à flot dans un sujet alors qu'au loin paraît un lac, en tant que paysan séchard sur bosse plutôt déshydratée les points d'eau je les envie, les lacs c'est de la poésie, pour autant que les rives ne soient pas complètement privatisées par les riches, tiens ici, un lac de montagne avec très peu de monde autour, j'ai une petite pensée

pour l'Écosse, mais il fait trop chaud pour ça. Dieu ici présent, je vais mettre mes pieds dans l'eau, ils seront contents, tu sais que c'est divin, déjà l'autre jour, dans un ruisseau de montagne, assis sur une pierre je plonge mes pieds dans un cristal d'eau de roche, c'était déjà le double panus réjoui à point. Qu'est-ce que tu veux de mieux ? Oui, mais n'est-ce pas, pour que le plaisir des pieds soit au comble, il fallait les trois heures de marche préliminaire, fallait que toutes les petites pressions de la marche au long cours se libèrent d'un coup et se laissent emporter par le courant, que tous les chakras des pieds éclosent simultanément. Sous la plante de mes pieds sous mes deux plantes des pieds je sens sourdre le bonheur. L'euphorie d'être en vie et de repartir d'un bon... pas, camarade.

La mairesse est venue nous chercher en voiture, mon sac et moi, quel émoi de voir deux femmes attachées à mois, trois avec la sœur, j'ai jamais osé rêver aussi loin de toute ma vie là-bas derrière d'où je viens. Avec la mairesse j'avais mauvaise conscience, elle disait : mais non faut pas, nous on vit là, après vous faites ce que vous voulez avec votre femme votre fidélité ne sera pas entamée ou entachée par ces quelques commentaires en bas de la page.

Les dernières luxures du soleil s'entassaient dans le fond, c'est Dieu qui cuit de la choucroute, non, non qui cuit des biscuits dit-on aux enfants avec un sourire d'intelligente connivence. Neuf heures déjà, seul un être élevé dans les cailloux était capable de rouler sur ce dernier chemin vers ce trou du cul du monde, en fait ça veut rien dire trou du cul du monde, ça n'a jamais rien à voir avec un trou du cul, c'est toujours dans la nature, isolé, sain, de senteurs pures, mais c'est l'idée, je suis un morpion et j'entre dans le trou du cul du monde.

La mairesse conduisait comme une malade, qu'est-ce que tu fais quand ça casse ? La vieille mécanique c'est fidèle que quand on la ménage à moins d'avoir un ami garagiste je me dis en la regardant encaisser le chemin :

« Vous avez un copain garagiste ?

— Ouaip. »

J'étais déjà jaloux alors que j'avais aucun droit d'être jaloux, mais comme les lions mon territoire est immense et je hurle dès que les fragrances d'un concurrent me chatouillent les naseaux. On le sait, je suis vieux, mais le sexe n'a pas d'âge, je dois y faire le coup de la panne, je la pince dans son, mon gras préféré, sa garniture des hanches, je pourrais mordre dedans, je devrais défaire ma ceinture... de sécurité, mais

attendons, laissons fleurir le désir au lieu de le cueillir en boutons. Ouais ! j'entends des ouais ! de l'encouragement à l'intérieur de la mairesse qui est arrivée chez elle et m'offre un petit café. Je regarde ses mains et ses mains ont tout pour m'exciter quand je les imagine sur moi, des doigts un peu courts, mais pas maigres, des doigts bien en chair, souples et habiles quand ils défont ma ceinture de chasteté, car c'est bien ça, je suis un être chaste, mais là je pose les tasses de café sur le bord de la fenêtre et je prends la mairesse sur la table de la cuisine au rythme de ses encouragements, tout d'un coup j'aperçois les deux veuves, juste les deux figures édentées de la chauve et de la longue écrasées derrière les carrés vitrés de la fenêtre. Arrête pas ! me souffle-t-elle dans un râle. Ouais, mais il y a les deux vieilles peaux... On s'en fout ! laisse-leur un peu de divertissement, leurs ténèbres s'éclaircir d'un peu de lumière — c'est vrai, la mairesse était tout près de la grande lumière, ça la gênait pas d'éblouir aussi son entourage. J'ai imaginé les musiciens de Brême nous regarder par la fenêtre et ça m'a donné l'élan de l'étafon.

Deux dames de la littérature, je les ai entendues à la radio, prétendaient que j'étais un obsédé sexuel et le critique mâle, ils étaient trois, a dit : mais non, il se fait plaisir, il a bien raison, et je suis preneur ! merci monsieur, j'aurais préféré que ce soit les nanas qui disent ça, mais merci quand même, j'aime les encouragements, c'est pas souvent, je dois le dire.

VII

Je suis reparti, j'étais trop bien ici, j'allais m'enraciner, de nouveau et je pouvais pas promettre à la mairesse de partager ce qui restait à vivre en deux, il en reste déjà si peu.

Et c'est Eva de nouveau que j'attends, en l'attendant je me demande si elle existe vraiment, pourquoi elle existerait ? Justement en l'inventant j'aurais jamais réussi si vivante, vivante, elle descend du car et je me dis sérieusement c'est absolument la plus belle, je suis le type le plus verni du monde, comment je peux justifier ça, en descendant du car Eva vient droit sur moi. Je dois fermer les yeux pour tempérer, me calmer et pas lui sauter dessus comme un être primitif sortant tout droit de la forêt même si elle est pas loin. Eva, j'ai la photo sur moi au cas où tu arriverais pas à te la figurer. Là elle était à point lors de la prise dans mes bras. Elle m'a dit tu sens la résine de sapin c'est mon odeur préférée. Elle m'avait déjà dit une fois : tu sens le cheval c'est mon odeur préférée,

faudrait savoir, oui, mais en ce moment c'était la résine de sapin parce que j'avais fait la sieste sur des planches fraîchement sciées, empilées sous l'avant-toit d'une scierie. Eva, c'est comme ça que je t'appelle dans mon livre. Mon dernier livre érotique après j'ai trop l'air con, Ella, pardon, Eva me dit: profite! et elle m'encourage à profiter d'elle, c'est si agréable d'être absorbé corps et âme par une femme, à sa descente du car, si droite, si souple, accueillie par son arrière-grand-père, personne ici autour ne peut s'imaginer que c'est son amant et qu'ici y se souvient pas qu'il a pas quarante ans. Je la soulève, ça je peux encore, au grand étonnement des curieux sur cette place de gare routière où on va et on vient dans l'anonymat total.

Mes bras enserrent sa taille, sa chaleur, c'est trop bon miston il te faudra rester ici toute l'éternité, certains tentent sans cesse de capter l'éternité avec leur smartphone, mais c'est pas ça, ici c'est l'osmose, l'orgasme intello, on peut plus se détacher l'un de l'autre, sont restés crochés va falloir les mettre dans le même cercueil.

Elle me dit: tu viens de nouveau de ton village? Je dois promettre que j'y retournerai pas, pourquoi? parce que cette nabote à une mauvaise influence sur toi. Je me plie à sa volonté de femme au-dessus de tout. J'irai plus au sud, jusqu'en Corse, je connais pas la Corse, je connais rien d'autre que cette femme qui était la mienne, au passé composé de toute son emprise sur moi. Ici c'est Eva, je dis merde je suis foutu si t'es plus là. Elle me regarde comme un animal qui se laisserait attraper par la queue. Elle me voit dans une cage, attaché à mon banc d'école écrivant, détaillant ma passion pour sa chatte, sa chatte poursuivant ma petite souris, la chatte avale la souris, mon Dieu qu'il fait bon dans sa chatte, je peux te raconter comment je l'ai connue, c'était sentimental et grandiose avec ses yeux qui me mangeaient si grands, si ensorcelants, mais qu'est-ce que tu veux à la fin? Moi, vieux, moche, édenté et elle grandiose; ma belle elle fait comme si j'étais quelqu'un d'important comme si elle me draguait alors que j'avais passé la date de péremption depuis des plombs. C'était une caméra invisible pour exploiter ma naïveté, eh bien non, j'ai pas cédé pour pas avoir l'air con, mais elle a insisté, insisté au-delà du temps réglementaire, j'arrive encore à me tenir droit, mais c'est plus ma position naturelle, elle avait lu tous mes livres, dit-elle, ben ça, ça me fait du bien, c'est rare et c'est bon à prendre, mes livres exposés à la devanture de sa pensée, mon aventure personnelle fluctuant dans ses méninges, je dis merci beaucoup, mais ça suffit pas, elle met son corps en avant pour peser dans la balance, mon aiguille est dans le rouge jusqu'aux oreilles, sans parler, ce sont ses yeux qui me

supplient prends-moi prends-moi, dans la balance j'ai l'impression je fais pas le poids, qu'elle me roule dans la farine, c'est moi le beignet, le benêt, elle me retire mes complexes un à un, elle se laisse découvrir si... si euphoriquement, si, si, elle me montre chaque parcelle d'elle avec ostentation, elle me laisse me remplir de désir, j'avais la lune, j'avais tout, j'essayais de garder tout ça au chaud, ou au froid de la chaîne du froid qui conserve les denrées pour l'éternité de nous retrouver dans les bras l'un de l'autre à la fonte des glaciers. Notre aventure que d'aventures, attends, j'ai pas encore tout raconté, d'abord et pour commencer elle m'avait remarqué longtemps avant notre première conjonction où elle arrive avec son regard grand art à me coucher devant elle, mais je me relève immédiatement révolté par ce pouvoir occultiste, va chier, va draguer les bourgeois qui te convoitent en t'offrant des chèques en blanc, comme ton triangle blanc dans le secret de notre intimité. Eva se vexe pas quand je traite ses amis de bourgeois, elle a ce sourire qui veut dire: mieux vaud être riche et belle que pauvre et mal foutue, même si elle a beaucoup d'empathie pour tout ce qui est pauvre et mal foutu, elle m'aime, ça c'est le plus difficile à comprendre, le plus surprenant dans l'affaire, l'amour, cette plante si délicate qui faut arroser sans abuser.

VIII

La guerre mange les fruits de l'amour sans cesse il faut faire des nouveaux gosses pour alimenter les tapis de bombes d'Assad et de Poutine, à mon âge canonique je répète encore naïvement le slogan de mes seize ans: faites l'amour et pas la guerre, comme si ça allait le faire.

Tous les richtons du Nord ont une maison dans le Sud, ou moins riches ils louent une maison le temps des vacances à une famille du Sud qui fait du camping.

Eva, qui est un miracle en soi, parce qu'aucun autre clodo édenté se voit invité dans la ferme typique de Haute Provence transformée en villa derrière les pierres ancestrales, d'un ami du beau-père d'Eva qui était un cardiologue qu'autrefois on s'arrachait quand on avait des problèmes cardiaques. Elle m'ouvre les portes je suis gêné, je vois toute l'injustice de la situation, le crétin des Alpes reçu comme un roi dans un château, Eva et ses yeux délicieux, à ses yeux mes textes sont prestigieux, je me rembobine dans sa pensée positive, je me souviens d'un petit-déjeuner au miel d'acacia, le pain est frais parce que le facteur est un ami qui livre aussi le pain de l'artisan boulanger. Ici tout est mieux qu'ailleurs, si je

commettais un crime j'amènerais un peu d'eau au moulin des gars de la police de piquet sur le terrain de pétanque derrière le commissariat de la petite ville derrière le bois. Non, ici ce sont les cigales qui donnent le ton de la chanson. Les cocoricos des coqs en pâte. Mon esprit t'embrasse partout, mais tu es là, tu viens de rentrer de ton footing tu es encore toute transpirée ces putains de collant collent bien, mais je roule et tirbouchonne et tu te contorsionnes, nous arrivons nus sur le tapis, toi aussi elle me dit, j'ai pas encore honte de mon corps, je peux encore tout montrer, je lui montre, elle a déjà les yeux fermés sur son plaisir montant, montant sur le mien, c'est elle qui m'attendait dans cette ascension, son corps c'est dimanche, c'est Noël, c'est la grande fête. Dans mille ans il y aura plus que ça de noté dans mon carnet : Eva. Qui c'est celle-là ? et dans l'éternité j'aurai un sourire immense, car je me souviendrai. De chaque petite bribe que nous avons perquisitionnée dans le gouffre du temps. Avant qu'il ne se déchaîne, avant qu'ils ne coupent tous les arbres.

Né en 1953, Jean-Pierre RoCHAT est paysan et écrivain. Il a remporté le prix d'encouragement et le prix de littérature du canton de Berne en 1985 et 1999, le prix Michel-Dentan en 2013 et le prix du Roman des Romands en 2018. Son dernier livre, la Clé des champs : chroniques jurassiennes est présenté ci-après en page 311.

La francophonie, une histoire en marche(s)

ÉDOUARD PHILIPPE HÖLLMÜLLER

Avant la prolifération de l'américain dans les ruines de la Seconde Guerre mondiale, le français était la langue universelle par excellence, comme jadis le latin. Depuis le XVIII^e siècle, voire avant, il fait le prestige des rois et des princes, donc l'évidence de la diplomatie ; et à travers la colonisation, il a gagné tous les continents.

Une donnée

Il existe environ 5 000 langues vivantes dans le monde actuel (entre 3 000 et 7 000), dont 10 sont parlées actuellement par plus de 100 millions de personnes (que ce soit en langue maternelle ou en seconde langue).

Selon le site *Ethnologue: Languages of the World.com*¹, en 1999, les locuteurs du français étaient 128 millions, dont 77 millions en première langue. Le français venait ainsi en 9^e position, derrière le mandarin chinois (1,2 milliard), le hindi (550 millions), l'espagnol (329 millions), l'anglais (328 millions), l'arabe (221 millions), le bengali (181 millions), le portugais (178 millions), le russe (144 millions) — et juste devant le japonais (122 millions).

La Société des Nations (S.D.N.) fonctionnait avec trois langues officielles, le français, l'anglais et l'espagnol, alors que l'Organisation des Nations unies (O.N.U.) en compte six : l'anglais, l'arabe, le mandarin chinois, le français, l'espagnol et le russe. L'arabe, le mandarin et le russe sont venus s'ajouter aux trois langues dominantes de l'Europe occidentale.

Dans cette tour de Babel, la francophonie est d'abord un ensemble : celui des pays, des institutions et des locuteurs qui se servent plus ou moins de la langue française et qui s'y reconnaissent. Mais c'est bien plus.

Une superstructure

L'Organisation internationale de la francophonie (O.I.F.²) est un énorme instrument de conscientisation, de solidarité et d'idéologie, voire de mythe.

Avec son sommet bisannuel, son secrétariat général, son conseil permanent et moult autres institutions dont les Jeux de la francophonie et T.V.5, elle s'adresse à « 220 millions de locuteurs francophones dans le monde. Ils devraient être un demi-milliard en 2050. Le français est la langue officielle ou de travail de 32 États », selon Bernard Kouchner en 2010³. Ces chiffres sont en partie hyperboliques, comme le nombre de locuteurs francophones en Suisse, estimé à 5 millions et demi...

L'histoire du concept

Genèse

Le mot « francophonie » est né en 1880 de la plume d'un géographe nationaliste et colonialiste, Onésime Reclus (1837-1916)⁴. La France est encore sous le coup de la défaite contre l'Allemagne, mais déjà en pleine expansion coloniale. Dans ce contexte, Reclus s'attache à classer les peuples selon un facteur linguistique et il définit les francophones comme « tous ceux qui sont ou semblent être destinés à rester ou à devenir participants de notre langue ». On a donc pour la première fois dans l'histoire un critère linguistique plutôt que racial pour classer les populations, ce qui est une innovation fondamentale.

Peu après, dans la même dynamique de rebondir après la défaite, se crée à Tunis l'Alliance française ou « Association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger », reconnue d'utilité publique par Jules Ferry en 1881.

Admirons la capacité de résilience : « Les *Fritz* nous ont eus par la force des armes... Qu'à cela ne tienne, nous, nous avons l'atout de la langue. » C'est peut-être là que s'exprime le génie français.

Le terme de francophonie va pourtant rester en veilleuse pendant un demi-siècle et ce n'est que dans les années 1930 qu'il apparaîtra dans les dictionnaires. En 1943, le poète et chantre de la négritude Léopold Sédar

Senghor créera à son tour le terme de « francité », qui désigne tout ce qui est caractéristique de la langue et de la civilisation françaises. Mais ce néologisme attendra lui aussi les années 1960 pour se répandre. Pendant cette longue période de latence, l'idée d'une communauté linguistique va mobiliser des journalistes, puis séduire un quarteron de leaders des peuples en voie de décolonisation, Senghor en tête.

En 1950 se crée à Limoges, à l'initiative du journaliste canadien Dostaler O'Leary, l'Union internationale des journalistes de la presse de langue française (U.I.J.P.L.), qui deviendra en octobre 2001 l'Union internationale de la presse francophone (U.P.F.).

En 1955, on lance une Communauté des radios publiques francophones comprenant Radio France, la Radio suisse romande, Radio-Canada et la Radio belge francophone.

En fait, les premiers relais de l'idée de francophonie sont non-français, extra-métropolitains, essentiellement africains et québécois. Ils viennent de la diaspora de cette langue qui ne s'appelait plus française depuis plus d'un siècle (1835), mais française. La semence d'une communauté francophone à l'échelle planétaire germe donc d'abord dans le terreau colonial comme un code génétique, scellé par la langue, qui permet aux autochtones de dire : « Nous sommes de la famille à part entière. »

Les premiers chantres de la francophonie sont donc des voix lointaines, surtout africaines. Ils s'appellent Habib Bourguiba (1903-2000), premier président de la Tunisie, Léopold Sédar Senghor (1906-2001), premier président du Sénégal, Hamani Diori (1916-1989), premier président du Niger. En Extrême-Orient s'y joint le roi du Cambodge Norodom Sihanouk (1922-2012), qui a fait toutes ses études à Paris et parle mieux le français que la plupart des nationaux. Tous les quatre sont profondément convaincus de l'excellence de la France, de sa langue et de sa culture. Ils ont l'appui précieux de l'ambassadeur Bernard Dorin et de Philippe Rossillon, sans compter le politicien souverainiste québécois Jean-Marc Léger.

Mais le français a déjà imperceptiblement perdu son hégémonie culturelle, son prestige auprès des princes et son statut de langue obligée de la diplomatie. En fait, la francophonie et le Commonwealth font face à un problème semblable en cette période de décolonisation. Il s'agit de préserver les dépouilles d'un empire par un lien d'appartenance à une seule et même famille. Mais depuis la Seconde Guerre mondiale, c'est l'anglais qui a le vent en poupe ; le français n'a été accepté que de justesse comme l'une des six langues officielles de l'O.N.U.

Latence

Parallèlement, la guerre froide a bétonné l'Occident. Avec la guerre d'Algérie (1954-1962), la France a perdu sa crédibilité. Entre le détournement — le premier du genre — de l'avion des dirigeants du F.L.N. en 1956, les attentats de l'O.A.S., le risque de guerre civile et le retour des pieds noirs, la Métropole n'avait pas le cœur à célébrer la francophonie.

Plus subtil, mais sans retour, émergeait le mouvement de la négritude initié à Paris vers 1936 par Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas. Cette valorisation des cultures traditionnelles des Noirs dénonçait parallèlement, comme pareil au nazisme⁵, le colonialisme qu'ils subissaient.

Par ailleurs, la seconde moitié du xx^e siècle voit l'éclosion du relatif et de l'interculturel. Les jeunes Noirs américains déclament la poésie occidentale sur le rythme de leurs propres idiomes, et ce rap sans frontières, via l'Afrique du Nord, va récupérer nos alexandrins pour séduire les jeunes.

Essor

En novembre 1962 paraît un numéro spécial de la revue *Esprit* intitulé *le Français langue vivante*⁶. Au regard des mouvements d'indépendance en Afrique, de la Révolution tranquille au Québec, du désenchantement omniprésent en métropole, il fallait pour Jean-Marie Domenach, directeur de la revue, que la France propose un nouvel avenir à tous ces jeunes qui avaient en commun sa langue, à tous ceux qui, dans le monde, y restaient attachés. Alors que le marxisme s'imposait dans les anciennes colonies et parmi les intellectuels en France, la revue *Esprit* va proposer une solidarité mondiale fondée sur une classe sociale de culture linguistique. Jean-Marie Domenach rassemble à cet effet des collaborateurs de toutes les régions de la francophonie, dont Léopold Senghor et Jean-Marc Léger. Ce dernier soutiendra que la défense et l'illustration du français sont la responsabilité commune de tous les francophones du monde.

On peut donc voir la francophonie comme un épiphénomène culturel du colonialisme, à effet tardif et planétaire.

La langue, une vision du monde

Si Ferdinand de Saussure (1857-1913) fut le premier à analyser la langue comme système d'expression et de communication par la voix, Wilhelm von Humboldt (1767-1835) avait déjà émis l'hypothèse que les structures de la langue que nous parlons prédéterminent nos catégories de pensée. « Toute langue [...] trace ainsi un cercle autour du peuple auquel elle appartient, et il n'est possible d'en sortir que dans la mesure où l'on pénètre dans le cercle d'une autre langue⁷. » Chaque langue renfermerait donc une vision du monde irréductible. Et parfois en antagonisme avec une autre : en français, un tiroir s'ouvre et en allemand il se ferme. Toute langue conditionne ses locuteurs, physiquement et mentalement.

Une langue peut dire tout ce qui importe dans une culture donnée, mais pas dans une autre. On ne peut pas nommer en français les couleurs fauves du désert comme chez les Peuls ou les Berbères, parce que nous ne les percevons pas. Il en est de même pour les divers « bleus » de la langue grecque, comme pour nos « verts ». Et ce que font les Frères Jacques et Pierre Perret avec *les Fesses* ou *le Zizi* n'est possible qu'en français.

Si donc une langue est ce prisme de réfraction du réel, quelle est la vision propre à la nôtre ?

Le regard du français

À titre de gentille provocation, citons le commentaire d'une francophile bernoise, Katharina Zimmermann dans sa chronique du dialogue manqué entre Berne et le Jura, *Blaue Mauer (la Crête bleue)*⁸ : « Le français est une langue aristocratique [...] Plus une personne est cultivée, plus elle s'exprime de manière élégante et recherchée. » Selon cette écrivaine, notre idiome est donc un crible qui révèle le statut socioculturel du locuteur. On juge les gens sur leur orthographe, sur leur accent, sur leur accord du participe passé, sur leur emploi du subjonctif, sur les citations qu'ils sont capables ou non de produire. Et on dira à l'occasion en guise de diplôme : « Il ne s'exprime pas mal pour un paysan. » Ou pour un Suisse.

Vu ainsi, le français est une langue impitoyable et imprévisible, toujours sur la corde raide entre l'obsession de l'esprit d'une part et de l'autre, une occultation des émotions et des sentiments.

Le professeur Robert Kopp a montré dans une conférence⁹ à quel point la culture française est axée sur les prix, les classements et les distinctions, bloquée dans son agenda dans l'attente de la Rentrée, bref une société « malade d'école » et de jargon scolaire, de concours et de parcours initiatiques fléchés par des sigles et des codages : C.E.S. (Collège d'enseignement secondaire), A.V.S. (auxiliaire de vie scolaire), A.R.S. (allocation de rentrée scolaire), math élém., cagne, hypocagne...

La gestion mentale du français est spatiale et sa syntaxe linéaire, donc susceptible de ruptures, d'interruptions comme dans ces joutes télévisées où tout le monde parle en même temps tout en donnant l'impression se comprendre. Quand M^{me} de Staël (1766-1817) était en visite chez Goethe à Weimar, elle s'est prise à regretter le gazouillis de son salon de Coppet où tout le monde s'interrompait et se comprenait à mots couverts. Au contraire, la préhension allemande est temporelle et l'agencement de ses phrases, cyclique, suspendu et rythmé comme une partition de musique, basé sur l'attente, l'écoute polyphonique, donc hostile à toute intervention extérieure. Une extrapolation politique est trop séduisante pour la taire : la syntaxe française permet l'anarchie et la syntaxe allemande favorise la dictature. En outre, le compactage du français dans des expressions ambivalentes, des sous-entendus et des jeux de syllabes lui donne une dimension foncièrement allusive, connotée ou ludique. Je pense à l'importance des calembours et des contrepèteries. Seul un diplomate français (Dominique Strauss-Kahn) peut sortir d'une conférence sur la Corée en disant : « Ce cas de Corée me turlupine »... Seul un gastronome francophone se réjouira d'avoir mangé épicé. La langue allemande au contraire dénote sans connoter, elle est fruste, mais fidèle, transparente et brutalement explicite. Le français aime l'implicite, la concision, l'ellipse, comme à la cour de Versailles où rien n'était jamais dit. C'est pourquoi la diplomatie est francophone¹⁰.

L'itinéraire du français

Depuis la dégradation du latin populaire dans la bouche des colonisés celtes qui ont baragouiné la langue de l'occupant tout en gardant des mots de leur « patois », en passant par l'invasion des Francs saliens, ces Germains qui se sont approprié la langue du pays conquis, ce nouvel idiome notifié en primeur dans le texte des Serments de Strasbourg (842) va évoluer différemment de part et d'autre de la Loire. Au sud, l'occitan ou langue d'oc va jusqu'à nommer tout un territoire tandis qu'au

nord, pour le même *oui*, la langue d'oïl devient « françoise » au service de la cour et s'attache, dès la Renaissance, à rivaliser avec la Rome antique et le prestige du latin.

Il en résulte un besoin récurrent de poser des normes et d'émettre des « manifestes », comme *la Deffence et Illustration de la langue francoyse* de Joachim Du Bellay (1549), la création de l'Académie française par le cardinal de Richelieu (1635) ou les nombreuses tentatives de réforme de l'orthographe ; sans compter l'instruction publique obligatoire instituée par Jules Ferry.

Et logiquement cette langue éprise d'excellence et de suprématie va conquérir le monde.

En 1966, quand Léopold Sédar Senghor, convoque à Dakar le premier Festival mondial des arts nègres, la fête planéto-négro-francophone abolit tous les clivages anciens en accord avec sa définition de la francophonie dans la revue *Esprit* en 1962¹¹ : « La francophonie, c'est cet humanisme intégral qui se tisse autour de la terre, cette symbiose des énergies dormantes de tous les continents, de toutes les races, qui se réveillent à leur chaleur complémentaire. »

Mais dans l'Hexagone, ce qui dérange la géométrie centraliste n'a pas droit de cité.

Le sort des patois

Jadis on parlait beaucoup plus les dialectes que la langue standard, qui était une langue étrangère dans la plupart des familles. Beaucoup de Jurassiens ont encore entendu leurs grands-parents ou même leurs parents s'exprimer en patois. Il en est encore ainsi en Suisse alémanique où il existe une grande variété de parlers, et leur appellation générique en dit long : *Mundart* (la façon de parler). Et l'allemand standard s'apprend peu à peu à l'école comme première langue étrangère.

En français, significativement, on parle moins de « dialectes » que de « patois », ce mot d'origine obscure qui semble venir de « patte ». Un patois serait donc la gesticulation des paysans, d'où les connotations de mépris.

La différence entre un dialecte et une langue est politique. Le premier est une façon de parler — et d'écrire — dans un terroir donné ; la langue, ce dialecte qui a réussi, dispose d'une armée, d'une flotte et d'une aviation. Or en Suisse, où nous n'avons pas de flotte militaire, nous

empruntons trois de nos langues aux voisins. Et la quatrième, le romanche, qui ne compte que soixante mille locuteurs, est à lui seul un jardin alpestre de cinq dialectes. Nous n'avons pas d'uniformité ou de conformité linguistique à défendre ni de barbarismes à pourfendre puisque chacun parle comme il l'entend. Si donc je sais que mon parler est relatif (à une région, ou à une couche sociale), je serai d'autant plus respectueux de celui des autres avec ses différences de vocabulaire et d'intonation. C'est pourquoi nous restons étrangers à cette incongruité typiquement hexagonale de dire qu'untel a un accent, sachant que tout le monde en a un.

Il en était de même en France jusqu'au XVII^e siècle en tout cas, comme l'atteste le langage des paysans dans les comédies de Molière; mais le jacobinisme est passé par là, égalisateur, interdisant l'alsacien, le picard, le breton, le basque et tout ce qui dans les marches n'était pas conforme au projet d'une langue unique et centralisée.

Et nous autres ?

En Suisse romande, le sort des patois est divers, entre leur disparition quasi totale dans les régions protestantes et un regain d'émulation comme dans le nord du Jura par exemple, où le spectacle annuel des patoisants fait salle comble pendant toute une semaine.

Quelle est notre « helvétude » francophone parmi les 130 millions de locuteurs du français dont les Africains sont en passe de devenir majoritaires ?

Notre identité culturelle se tisse en dehors de l'Hexagone politique. C'est ce qui fait qu'actuellement, comme souvent dans les marches et les diasporas, notre français romand est plus créateur et moins inféodé à l'anglomanie que l'idiome de la métropole. En 1962, Jean-Marc Léger l'annonçait déjà dans la revue *Esprit*¹² : « Les "vieux pays francophones", donc le Canada français, Belgique wallonne, Suisse romande sont désormais investis d'une responsabilité nouvelle, au même titre que la France, quant à la préservation et à la diffusion de la langue française. Ces communautés francophones, à cause même de leur situation souvent difficile et de la nécessité constante de défendre et de faire respecter leur langue et leur culture, entretiennent une vigilance et une inquiétude souvent fécondes et ont sur ce plan une habitude et un sens de l'action défensive et de l'organisation que ne possèdent pas les Français de France. » Qui continuent de rédiger des *newsletters* alors que les

Québécois se battent à 10 contre 360 millions pour manger des chiens chauds et non pas des *hot dogs*.

Mais «un sens de l'action défensive» n'en dit pas assez. À lire la «craquée» de nos écrivains depuis Ramuz, c'est bien de liberté et de créativité qu'il faut parler.

Et demain ?

Concluons avec Alain Rey et sa remarquable monographie du français dans le *Dictionnaire historique de la langue française*¹³: «[...] appris dans le monde entier, menacé par l'indifférence et les idées fausses plus que par l'anglais, défendu par tous ceux qui le font vivre, fût-ce par transgression, le français n'est pas en train de disparaître. Son évolution, largement imprévisible, est inévitable. Refuser les changements, c'est [lui] préparer une somptueuse agonie à la manière latine; [mais] les accepter sans règle, c'est tolérer l'éclatement — géographique et social. [...] Le français est une langue en danger, une langue vivante.»

Et j'ajouterai que la langue, comme l'école et l'Église, ne se refera une santé que si elle table sur la création, et non sur la faute.

Condensé de deux conférences sur la francophonie suisse, l'une donnée à l'ambassade de Paris le 19 mars 2013 sous le titre Helvétiquement vôtres et le Jura en partage et l'autre, le 14 avril 2014 à l'U3a de La Chaux-de-Fonds, intitulée comme ci-dessus.

Édouard Philippe Höllmüller est né en 1938 à Winterthour. Licencié ès lettres, il a enseigné à La Chaux-de-Fonds, à Kinshasa (R.D.C.) et à Liestal. Établi depuis 1979 à Villars-sur-Fontenais, retraité, entouré des «siens» (épouse, trois fils, cinq petits-enfants), il est passionné par les arbres, le chant, la spiritualité laïque et l'écriture. Auteur notamment de l'Envol: fragments de langue paternelle (2012, 2017) et de Dérives: Essai de sur-vie (2015), il a traduit de l'allemand deux chroniques jurassiennes: Aux bornes (Nebenaussen) de Christian Schmid (2005) et la Crête bleue (Blaue Mauer) de Katharina Zimmermann (2009).

NOTES

¹ <https://www.ethnologue.com/> [2014].

² <https://www.francophonie.org/> [2014].

³ Bernard Kouchner, alors ministre des Affaires étrangères et de la francophonie : citation d'une tribune dans *le Monde* du 20 octobre 2010 intitulée « Pour une francophonie ouverte ».

⁴ Onésime Reclus. *France, Algérie et colonies*. Paris : Hachette, 1880, où apparaît pour la première fois le terme de « francophone ».

⁵ Aimé Césaire. *Discours sur le colonialisme*. Paris : Présence africaine, 1955.

⁶ *Le Français, langue vivante*. Esprit, Nouvelle série, 11. - Paris : Seuil, 1962.

⁷ Wilhelm von Humboldt. *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts: Sprache als Weltansicht* (De la diversité structurelle des langues humaines et voir de son influence sur le développement du genre humain : la Langue comme vision du monde), essai, parution posthume (1836), traduction E. P. Höllmüller.

⁸ Katharina Zimmermann. *La Crête bleue: chronique jurassienne (Blaue Mauer)*. Lausanne : Éditions d'en bas, 2009.

⁹ Prof. Robert Kopp, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, commandeur de la Légion d'honneur. Propos repris par E. P. Höllmüller de sa conférence à l'Université du 3^e âge « Pourquoi des prix littéraires ? » (saison 2013-2014).

¹⁰ Pour approfondir : Heinz Wismann. *Penser entre les langues*. Paris : A. Michel, 2012.

¹¹ Voir note 6.

¹² Voir note 6.

¹³ Alain Rey. *Dictionnaire historique de la langue française: contenant les mots français en usage et quelques autres délaissés, avec leur origine proche et lointaine, leur apparition datée dans l'usage, depuis l'an 842 jusqu'à nos jours, leur histoire convenablement détaillée, comprenant les significations variées, les emplois successifs, les expressions et locutions les plus notables, ainsi que des considérations sur les idées et les choses, les échanges et parentés entre langues, européennes surtout, et en outre des articles encyclopédiques concernant les idiomes liés au français et le français lui-même, ainsi que les notions de linguistique utiles à la compréhension de l'ouvrage, un glossaire de même intention, une chronologie des principaux textes en français et enfin quelques figures illustrant le voyage et les errances des signes et des idées: le tout recueilli et disposé pour l'utilité et l'agrément du lecteur*. Paris : Le Robert, 2016.

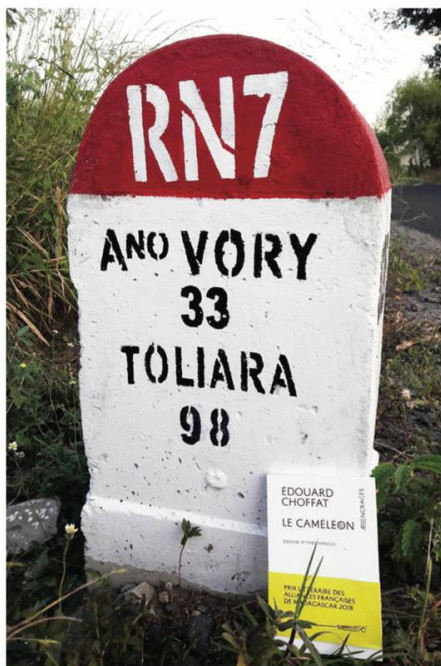
Le Caméléon à Madagascar

Lauréat du prix littéraire des Alliances françaises de Madagascar 2018, le récit de voyage *le Caméléon* d'Édouard Choffat, publié par la Société jurassienne d'Émulation en décembre 2017 et illustré par Yves Hänggi, a fait l'actualité culturelle durant le mois d'avril 2018 dans la grande île de l'océan Indien.

À l'invitation des Alliances françaises malgaches, avec le soutien de l'ambassade de Suisse, du canton du Jura, de la ville de Porrentruy et de la Société jurassienne d'Émulation, les deux auteurs ont eu l'occasion de séjourner durant trois semaines dans la partie sud du pays, afin d'y effectuer une tournée de présentation du livre et de participer à de nombreux événements culturels et rencontres artistiques.



Dans un premier temps, ils ont été les hôtes d'honneur du festival *Lire en fête* à Antananarivo, durant lequel le prix littéraire des Alliances françaises leur a été remis. La cérémonie s'est déroulée en présence de personnalités culturelles malgaches et étrangères, notamment des représentants des ambassades de Suisse et de France, de la direction des Alliances françaises, ainsi que d'un nombreux public. Parallèlement, les dessins illustrant l'ouvrage ont été exposés dans la grande salle de l'Alliance française. Ils ont participé à diverses conférences, animations scolaires, ateliers artistiques, séances de dédicaces, rencontres avec des auteurs ou encore interviews à la radio et à la télévision.



Les deux auteurs ont ensuite pris la mythique Route nationale 7 qui mène, sur près de 1 000 km, tout au sud de l'île. Ils sont intervenus dans les Alliances françaises d'Antsirabé et de Tuléar, au travers d'une nouvelle série de rencontres, conférences, lectures, ateliers de création et séances de dédicaces.

Le bilan de cette tournée accueillie partout avec grand enthousiasme est extrêmement positif. Édouard Choffat et Yves Hänggi ont participé à une quarantaine d'événements et de rencontres. *Le Caméléon* a pu être diffusé dans l'ensemble des 29 Alliances françaises de l'île et dans les principales librairies.

Les deux auteurs ont par ailleurs offert l'exposition des dessins du livre au réseau des Alliances françaises malgaches, afin que celle-ci puisse à l'avenir tourner dans toute l'île. Et Yves Hänggi a également présenté une seconde exposition de soixante dessins à l'Is'art Galerie, principal centre d'art contemporain d'Antananarivo.

Le Caméléon a fait l'objet d'une chronique littéraire de Christiane Lièvre-Schmid dans les Actes 2018.

Chant choral et humanité

État des lieux du chant choral dans un Jura mondialisé

JACQUES CHÉTELAT

Le chant, ancêtre de la parole

Le chant choral est, semble-t-il, une des disciplines artistiques les plus accessibles. Chacun a une voix, deux oreilles et sans une formation très approfondie, peut fredonner ou chanter avec d'autres personnes. Pour certains, cette pratique est facile, comme innée, pour d'autres, elle nécessitera un peu d'exercice. Il est admis que toute personne douée de la parole, sauf en cas de lésions de l'oreille ou des organes phonatoires, est capable de chanter.

La pratique du chant choral semble bien ancrée en Suisse romande. De nombreuses sociétés accueillent des chanteurs issus de tous horizons sociaux et culturels, pour pratiquer leur art dans les domaines religieux ou profanes, en formation mixte ou en voix égales dans différents répertoires. Le chant choral est assurément une discipline rassembleuse, une école de vie où l'écoute de l'autre est essentielle et où chacun se met au service de l'ensemble.

On ne sait pas dans l'histoire de l'humanité si le chant a précédé la parole ou l'inverse, toujours est-il que le chant est probablement une des formes les plus archaïques de l'art et de la musique. On est réduit aux conjectures quant à l'apparition du chant d'ensemble puis de la polyphonie. La musique évolue au cours des millénaires et connaît diverses formes et usages. Au Moyen Âge, il y avait une assez grande perméabilité entre les musiques de cour ou d'église et la musique populaire qui était plutôt de tradition orale. Des musiques d'églises étaient détournées, des chansons circulaient à travers différents pays

et se transformaient; on changeait les noms et les lieux, les rythmes et même tout ou partie des mélodies. On chansonnait l'actualité.

La Renaissance nous laisse un répertoire abondant et assez savant. Il fallait être lecteur de musique, donc avoir une certaine érudition pour la chanter; en revanche, pour l'apprécier, on pouvait être un parfait ignorant et même en fredonner les airs. Les époques baroque et classique diffèrent assez peu. Les églises prennent une part de plus en plus importante dans l'instruction et la culture. Avec une population de plus en plus instruite, des formes nouvelles apparaissent. Les orchestres prennent de l'ampleur, la musique d'église devient de plus en plus fastueuse, l'orgue quitte la cour pour rejoindre l'église, un répertoire considérable voit le jour pour être joué et chanté par de très nombreux exécutants, écoliers et étudiants, aux offices religieux du dimanche.

La transmission du savoir change de main

Le XIX^e siècle connaît des bouleversements politiques considérables. Les nationalismes apparaissent tant sur le plan idéologique que musical, chose très profitable à la cohésion sociale. Le pouvoir et le champ d'action des églises diminuent. L'instruction est de plus en plus souvent confiée à l'État (ou confisquée par l'État). Les maîtres de musique se font rares, ils sont remplacés par des instituteurs généralistes. C'est dans ce paysage culturel que naissent les ensembles instrumentaux et les chœurs tels que nous les connaissons aujourd'hui. Le répertoire est puisé chez les compositeurs contemporains et anciens. On voit apparaître de nombreuses compositions simples, accessibles à des amateurs.

Les amateurs avaient néanmoins une formation musicale élémentaire. La plupart savaient lire une partition simple, car la musique était une branche scolaire et le solfège en faisait partie. De nombreuses sociétés de chant se sont constituées et se sont rassemblées en giron et en fédérations. Des rencontres et des concours étaient organisés. Ces sociétés prenaient une place considérable dans la vie des gens, elles étaient devenues des acteurs quasi syndicaux et exerçaient des pressions sur les commerçants locaux. Les partis politiques ont tenté de « colorer » ces fédérations, avec un peu moins de succès qu'ils n'en ont eu avec les fanfares.

Les chœurs sont restés une composante importante de la vie sociale jusqu'au milieu de XX^e siècle. Puis, la radio est entrée dans les ménages et la musique qu'elle diffusait séduisait davantage que celle que l'on

entendait à l'église ou dans les concerts du chœur du village. Les sociétés maigrissaient, vieillissaient, le répertoire s'est usé, une page était en train de se tourner. Cela était cruellement vrai dans les campagnes: les villes avaient une offre de concert, d'opéras et de variétés, il y avait des conservatoires et il était possible de pratiquer la musique dans des ensembles de divers genres musicaux.

Dès lors, on a assisté au déclin de la musique d'amateurs, sans pour autant que cela génère davantage d'intérêt pour celle des musiciens professionnels. Puis le jazz a passé l'Atlantique. Le rock'n'roll lui a emboîté le pas. La chanson française est transformée par cette vague américaine.

L'oreille et les oreilles

On ne produit et on ne joue pas moins de musique qu'au bon vieux temps. Des ensembles de musiques dites actuelles sont apparus, de nouvelles vedettes de variété émergent, on les entend dans les radios, à la télévision et ils jouent dans les festivals. Mais le public les écoute en bruit de fond, parfois avec des protections auditives, une bière à la main, entre les baffles de la scène et les spectateurs bruyants du fond de l'enceinte.

La balance sonore a basculé, l'orchestration a couvert le chant quand ce ne sont pas les boîtes à rythmes et les séquenceurs qui ont pris la place de l'orchestration. La mélodie disparaît au profit de la scansion, à tel point que nombre de jeunes aujourd'hui ne savent plus ce qu'est une mélodie et sont très souvent incapables d'en reproduire une.

Le rock a très vite été commercialement récupéré, comme le sera plus tard le hip-hop pour ne devenir qu'une marchandise à vendre. Pire, la musique a ensuite envahi l'espace public. Elle s'allie au bruit des cafés, des guinguettes, des supermarchés, des transports publics. S'ajoutant au bruit, elle devient elle-même un bruit, car il lui manque un de ses deux éléments constitutifs: le silence (l'autre étant le son). Elle ne contribue qu'à augmenter la pollution sonore. Inconsciemment, pour s'en protéger, les gens ferment leurs oreilles. On n'écoute plus, on se défend.

J'ouvre une parenthèse interrogative sur l'écoute. Il est de plus en plus fréquent que les jeunes gens dans la rue aient des écouteurs accrochés à leurs oreilles. Vu la déficience de la qualité des sons, instruments de musique à échantillonnage numérique, compression des musiques au

format MP3, ajoutée à la projection concentrée de ces sons dans l'oreille — l'oreille est construite pour entendre un son transporté par l'air ambiant — et le temps considérable de cette forme d'écoute, ne faut-il pas craindre une destruction de l'organe auditif? Quelle serait notre perception visuelle si l'on plaçait un écran à la distance des verres optiques devant nos yeux durant plusieurs heures quotidiennement?

Pour que l'homme demeure un être de culture

Pour écouter, pour apprécier, pour pratiquer la musique, il faut prendre le chemin de l'initiation. Il faut apprendre à écouter, il faut sentir le rythme dans son corps, il faut comprendre. Il faut discerner le beau du laid. Il faut aussi acquérir des connaissances et un vocabulaire. En musique, harmonie ne signifie pas bonne entente du groupe, et tonique n'est pas synonyme de dynamique ou de boisson gazeuse à la quinine. Le chant n'est pas qu'une affaire de poumons, de cordes vocales, de mélodie, de mots. Le chant requiert l'être entier avec son intelligence. Pour chanter, il faut une certaine culture.

La culture est, entre autres, une somme de connaissances. Ne pas savoir lire est un obstacle à l'acquisition de connaissances, voire un handicap dans la vie quotidienne. L'immense majorité des choristes est musicalement analphabète. Seuls savent lire la musique ceux qui ont étudié un instrument de musique. La plupart des chanteurs ne font que reproduire ce que le chef leur a maintes fois répété.

Le solfège élémentaire que devraient avoir acquis les écoliers en onze ans de scolarité obligatoire n'est plus là. Cette discipline est perdue dans un plan d'étude pléthorique qui indique mal les priorités et dont les buts ne sont jamais atteints. Et pourquoi cela? Parce que le pédagogisme a pris le pas sur les connaissances à acquérir et parce que les maîtres généralistes sont eux aussi en voie de devenir majoritairement des analphabètes musicaux. Parce que la pression que les élèves subissent les oblige à fournir une énergie considérable sur les branches promotionnelles qui les placeront dans les meilleures filières à l'école secondaire au détriment de celles — dont la musique — qui n'appartiennent pas aux trois branches «qui comptent». Les professeurs de musique qualifiés n'apparaissent que lorsque les enfants ont plus de douze ans révolus, avec une initiation et une éducation musicale déficiente. À cet âge et avec un aussi petit bagage, l'acquisition du solfège devient difficile.

La culture vocale est aussi inquiétante. L'ambitus indique la qualité de l'écoute d'une personne. Le chanteur qui a un large ambitus chante plus juste. Celui qui a un petit ambitus est imprécis et se cantonne dans le grave. Celui qui n'exerce que sa voix parlée court le même risque. Cela n'a aucun rapport avec la taille des cordes vocales qui commandent le registre auquel appartient le chanteur. On observe dans les manuels scolaires que les œuvres qui apparaissent dans chaque édition ont été abaissées d'une quarte en moins d'un siècle. Pourquoi? Parce qu'on chante de moins en moins et, plus grave, on écoute de moins en moins. Courir avec des écouteurs n'est jamais que courir.

Consomme et tais-toi

Les conditions sociales changent fondamentalement. En Occident, au milieu du xx^e siècle, la plupart des gens sortent du régime de la survie et découvrent les loisirs et la société de consommation. Cette dernière véhicule un imaginaire nouveau: par l'acquisition de biens matériels et de services, toi, tu peux tout seul accéder au bonheur. La piste de danse illustre cet imaginaire. Les danses collectives appartiennent depuis longtemps au folklore, la danse en couple connaît ses derniers pas, on danse seul sur une même musique pour tous les danseurs. À présent, de plus en plus souvent, on danse seul, un casque audio lumineux sur les oreilles, sur des musiques à choix, en n'espérant même plus briller dans son exhibition: des bulles privées étanches se posent sur la place publique.

L'insoutenable légèreté de la foi et la contre-culture capitaliste

Le concile Vatican II et la diffusion planétaire du rock notamment ont considérablement appauvri la musique. En voulant se faire passer pour progressistes, pour coller à la modernité, les églises ont abandonné leur mission éducative et troqué la spiritualité contre le jeunisme. Marchant dans les clous de l'ordre du business, elles ont apporté beaucoup à l'inculture mondiale. La musique de feu de camp est devenue une musique spirituelle dans les églises.

Dans ce nouveau paysage social et culturel a été introduit un acteur que l'on n'avait pas vu venir : l'art contemporain (ce dernier qualitatif n'a rien à voir avec la définition du dictionnaire; apparu il y a une centaine d'années, il est resté figé). Des bâtiments curieux, des sculptures bizarres, des œuvres picturales que l'on qualifie souvent de barbouillages, des romans incongrus, des musiques insensées ont été créés. Certaines formes d'art moderne sont nées dans l'entre-deux-guerres, mais leur promotion est contemporaine à la reconstruction de l'Europe d'après-guerre.

En musique, cet art moderne est marqué par l'apparition des musiques atonale, sérielle, dodécaphonique, concrète et j'en passe qui tournent le dos à toute inspiration populaire, traditionnelle ou simplement antérieure à elle-même. La définition de la musique atonale ne peut se formuler que par défaut : absence, voire évitement contraint de tonalité, absence de pulsation. C'est un peu comme si l'on écrivait un roman en mettant les lettres, les espaces et la ponctuation dans un ordre aléatoire en prenant garde que certains assemblages hasardeux ne ressemblent pas à des mots existants.

Ces musiques ont fait désertier le public des salles de concert. Décrites par de nombreux critiques, elles se sont quand même imposées comme un dogme culturel.

L'œuvre d'art plus sacrée que la création

Marcel Duchamp définissait que l'objet devenait objet d'art dès que l'artiste l'avait décidé. Il suffit de dire pour que cela soit. Avec toute la déférence que les artistes des siècles passés et leurs commanditaires avaient su donner à l'art, cette définition mettait l'artiste avec son œuvre quasiment à égalité du dieu créateur avec sa création. L'œuvre de l'artiste devenait sacrée et — on marche sur la tête — plus précieuse encore que la Création. On en arrive à une inversion des valeurs. On assure une toile pour des millions de francs, alors que l'on peut allègrement bousiller une planète et ses habitants.

L'art visuel, qui devait succéder à celui de la représentation, ainsi que l'art sonore n'ont même plus de vocation d'expression. C'est au spectateur d'en imaginer le sens, s'il en est un. L'esthétique, la cohérence, l'intelligibilité, la beauté, l'humour et l'expression ne peuvent entrer dans le champ du débat qu'à la condition d'y être condamnés. Il en va de même pour la tonalité et la pulsation, langage commun de toutes

musiques du monde, qui doivent être écartées pour engendrer une nouvelle écoute de la musique.

Les musiciens qui s'opposaient à ce courant prétendument novateur étaient disqualifiés, ils étaient passéistes, réactionnaires, arriérés. Ces musiciens, s'ils n'avaient pas une fortune personnelle qui leur permettait de créer selon leur goût, hors du carcan atonal et subventionné, ne pouvaient pratiquer leur art qu'au travers de la chanson et de la musique de cinéma. Ce sont ces musiciens-là qui ont œuvré à la jonction du jazz et de la musique traditionnelle européenne et dont on gardera une trace dans l'histoire de la musique. Je pense ici à des compositeurs comme Gershwin, Bernstein, Legrand, Lloyd Webber, Williams.

La musique atonale, comme le mouvement dadaïste en littérature, comme l'abstraction en peinture et en sculpture, a engendré la confusion. Le public ne comprenant plus rien à l'art se sent snobé par ceux qui prétendent y comprendre quelque chose. Il y a donc une scission qui s'opère dans la société : d'un côté une « élite » qui consomme des produits culturels subventionnés destinés à l'élite et, de l'autre, une populace à qui on fourgue des produits de substitution, ce qui a pour conséquence un appauvrissement culturel pour tous. Une large part de la population ne visite plus les expositions et les musées d'art, ne va plus au concert et ne lit que des magazines, des best-sellers dont on a parlé à la télévision. Et en même temps, les gens les plus cultivés ne se satisfont pas de ce qui est proposé par et pour « l'élite ».

Le Jura est-il épargné par l'*art-business* ?

Il y a eu un âge d'or de la musique chorale populaire. Nous avons connu de nombreux compositeurs talentueux qui ont composé des œuvres belles, bien adaptées aux choristes et à leur chef qui le plus souvent était un amateur. Elles pouvaient se chanter a capella, et étaient appréciées tant par le public que par les chanteurs. Ces compositeurs ont marqué la première moitié du ^{xx}e siècle par leurs travaux pédagogiques et leur volonté de mettre la chanson traditionnelle en valeur. Ils s'appelaient Carl Orff, Zoltan Kodaly, Bela Bartok, plus près de nous, Émile Jaques-Dalcroze, les abbés Kaelin et Bovet et dans le Jura, Paul Miche, Paul Montavon, Roger Chatelain et d'autres.

L'influence du jazz puis du rock et le développement des moyens mécaniques puis électroniques pour diffuser la musique ont modifié le goût des gens. On écoute et on veut chanter de la « nouvelle » musique



populaire. Or, chanter de la musique écrite pour des artistes professionnels quand on n'a même plus les compétences de chanter des œuvres destinées aux amateurs est une gageure.

Il est néanmoins toujours possible et même vivement recommandé de pratiquer le chant choral dans notre contrée. La plupart des chœurs acceptent des membres sans aucune connaissance musicale et aucune pratique vocale préalables. On admet que cela s'acquerra par la pratique. Il y en a pour tous les goûts. Chœurs touche à tout,

folkloriques, de chant grégorien, de yodel, de musique classique, de chanson française, de gospel, de liturgie, de variété internationale. Un nouveau support est apparu: même si la partition n'est pas encore en voie de disparition totale, l'usage d'enregistrements sonores pour l'apprentissage des voies séparées est de plus en plus fréquent même et surtout parmi les chœurs classiques.

Le cœur de projet est une nouvelle formule pour la pratique du chant choral. Le fonctionnement est le suivant: un comité propose un projet et tente de rassembler un chef et des chanteurs pour une activité limitée dans le temps. Le résultat est souvent décevant, tant pour les participants que pour le public, particulièrement lorsque le projet a attiré des chanteurs inexpérimentés. Comme en toute discipline, le plaisir vient avec la maîtrise et cette dernière s'obtient rarement au premier essai.

L'organisation du monde choral n'a pas résisté à l'appauvrissement culturel. Les rares fédérations qui subsistent se contentent d'organiser des rencontres et des festivals, mais ne proposent plus de formation. Les

chanteurs qui souhaitent se former doivent se tourner vers des fédérations d'autres cantons ou d'Alsace, ou vers les écoles de musique.

L'accompagnement instrumental

La musique de variété actuelle se distingue par plusieurs caractéristiques particulières: lignes mélodiques très souvent discontinues, contretemps, attaques décalées par rapport aux temps et de manière générale, rythmes compliqués. Cette complication n'est autre que la liberté que prennent les interprètes, qui donnent *le groove* à cette musique et qui, en chœur, doit être reproduite. Cette liberté pour s'adapter à l'exigence que pose le nombre d'exécutants devient dès lors un carcan.

La musique de variété actuelle, celles que la plupart des chanteurs des chœurs de musique populaire souhaitent chanter, après l'avoir entendue sur un support de diffusion électronique, se distingue par une balance où le chant se noie dans l'orchestration et où, dans l'orchestration, la section rythmique est très marquée. Chanter *a capella* à une voix ou en octaves parallèles les parties chantées d'une chanson est proprement ridicule.

L'harmonisation s'impose. Or, dans bien des cas, l'harmonisation ne suffit pas à donner le relief nécessaire. Une harmonie plus complexe qui de plus comble les longs silences de la voix et une rythmique plus soutenue s'imposent. L'instrument le mieux approprié est assurément le piano avec son attaque franche, sa richesse sonore et sa discrétion possible. De plus il assure la tenue tonale de l'œuvre; les chanteurs peu initiés à la musique ne tiennent parfois qu'une justesse approximative qui aboutit au phénomène de baisse de ton. L'imitation mélodique ne remplace pas la conscience musicale.

Pas facile de débusquer les assassins de l'art

Je ne crois pas au hasard. Je ne pense pas que les choses se déroulent sans qu'une intelligence les ait initiées. Si les objets qu'un Jeff Koons fait fabriquer industriellement — se vendant à 50 millions d'euros l'exemplaire (sans compter les produits dérivés) — sont considérés comme des œuvres d'art, c'est que quelqu'un l'a décidé. Si de la musique atonale qui ennuie la quasi-totalité des auditeurs est régulièrement programmée dans les salles et les concerts d'abonnements depuis des

décennies, quand on sait la difficulté de rassembler des fonds pour organiser des concerts, c'est qu'il y a une volonté de le faire et que cette volonté a un but. Si la musique populaire actuelle est détenue et diffusée par des multinationales de l'audiovisuel, et que l'on n'entend quasiment jamais d'artistes régionaux ou des productions indépendantes, y compris dans les médias régionaux et nationaux, c'est peut-être que quelqu'un souhaite un monopole et une mondialisation culturels, voire les détient.

Les musiques les plus intéressantes et les plus novatrices du xx^e siècle ont été fécondées par la rencontre de musiques originelles et originales. Le métissage des cultures a généré le jazz, le blues, la bossa-nova, le tango, le klezmer, le raï et bien d'autres qui à leur tour ont engendré d'autres musiques. Dans le même temps, on se rend compte aujourd'hui que la musique dite classique (sérieuse) s'est sclérosée depuis un siècle et, bien qu'elle n'ait rien apporté de neuf, se qualifie toujours d'avant-garde ou de contemporaine.

L'apparition des machines à musique, principalement des boîtes à rythmes, sclérosent également les musiques de variété et tuent tout rapport à l'affect et à l'intellect. On considère encore comme de la musique ces grands-messes d'électro-techno et autres générateurs de sons qu'un public plutôt jeune fréquente en protégeant son ouïe des excès sonores, et que l'absorption de substances illégales contribue à supporter. On n'apprécie plus, on ne jouit plus, on ne s'extasie plus, on ne savoure plus : on s'éclate.

Dans les pays dits en voie de développement (comprendre en voie de mondialisation), les musiques locales subissent le rouleau compresseur des boîtes à rythmes. Les rythmes riches, complexes et vivants se réduisent à un pauvre binaire. On entendra le même tuteur rythmique en Algérie, en Inde, en Serbie et au Brésil. Cette volonté d'uniformisation et de corsetage n'est pas sans rappeler les graines stériles du grainetier Monsanto.

Résistons

Dès lors, il est urgent de maintenir une flamme culturelle. J'en appelle à la résistance. Mais qui sont donc ces ennemis de la culture, ces destructeurs, ces uniformisateurs, ces abrutisseurs ? Peut-être ceux qui peuvent s'offrir un chien de Jeff Koons à 50 millions d'euros ? Il faut

s'interroger sur le but de cette destruction culturelle. Cela nous convaincra de la pertinence de l'affirmation que l'homme est un être de culture.

Si l'homme n'était pas un être de culture, notre espèce aurait disparu de la planète avant d'avoir commencé de se développer. À l'heure où l'humanité commence à craindre pour sa pérennité sur la Terre, le climat n'est qu'un symptôme. La folie capitaliste est à l'œuvre. La lutte pour la culture n'est pas moins urgente que celle contre le réchauffement climatique. Elles ont une causalité commune.

Et si le chant est antérieur à la parole, antérieur au verbe, alors peut-être est-ce un moyen de reprendre la création là où des malades l'ont dévoyée, pour la rendre à la planète et à tous ses habitants.

Jacques Chételat est musicien, chanteur lyrique et de variété. Chef de chœurs, compositeur, arrangeur, professeur d'éducation musicale et de solfège, il dirige actuellement quatre chœurs dans le Jura historique. Il a également exercé le métier de journaliste et de critique musical durant quelques années.

Hommage à José Ribeaud

(22.11.1935-2.2.2019)

ALAIN CORTAT

L'enthousiasme pour les idées, le débat et son prochain. C'est le souvenir que je garderai de José Ribeaud qui, âgé de plus de 80 ans, n'a jamais hésité à faire le voyage de Berlin à Neuchâtel, pour évoquer un projet de livre, corriger des épreuves, assurer une série de dédicaces en librairie ou promouvoir un ouvrage au Salon du livre de Genève.

José Ribeaud est né à Cœuve. Il est issu d'une famille qui tenait un petit commerce dans ce village. Il a un frère aîné, Jean, qui deviendra prêtre et qui décède 5 jours avant José, le 27 janvier 2019. José suit sa formation à Cœuve, puis au collège Saint-Charles. Il se forme ensuite durant 4 trimestres à l'École prévôtise à Moutier, où il obtient un diplôme de secrétaire de direction. À la fin de sa formation, il travaille durant 3 ans, de 1957 à 1959, comme secrétaire syndical à la FOBB à Moutier. Une annonce parue dans *le Monde* en 1957 lui donne des envies de voyages et il postule pour enseigner le français en Algérie, à El Goléa (1959-1960). Il enseigne ensuite en Italie (Bari, juillet-novembre 1960), en Allemagne (Lübeck, de juin 1961 à juin 1962), à Londres (de juillet 1962 à mai 1963) puis à l'École prévôtise (de mai 1963 à mars 1966).

En avril 1966, il est engagé comme collaborateur à la télévision suisse, à la rédaction romande du téléjournal à Zurich, alors qu'il n'avait pas de formation de journaliste. Il apprendra par la suite que la télévision n'avait reçu qu'une seule postulation. Le 2 octobre 1966, il présente le premier journal télévisé pour la Suisse romande à Zurich. Il devient rédacteur en chef adjoint des trois éditions nationales en 1972, puis rédacteur en chef du téléjournal français de 1974 à 1982 et enfin responsable du bureau des correspondants de la Télévision suisse romande en Suisse alémanique, lorsque le téléjournal quitte Zurich

pour Genève. En 1990, il quitte la télévision pour devenir rédacteur en chef de *la Liberté* jusqu'en 1996, année de sa retraite.

José Ribeaud a été une figure marquante de la télévision suisse, bien connue et appréciée des téléspectateurs. Il a été l'invité de Darius Rochebin à l'occasion des 50 ans du téléjournal en 2016.

Dès sa retraite, José Ribeaud répond à l'appel de Philippe Ranaivomanana (actuel évêque d'Antsirabe) qui avait étudié à Fribourg et connaissait José, en vue de développer une radio malgache. Ainsi, en 1998, il s'expatrie plusieurs mois pour participer à l'aventure d'une petite radio locale, Radio Haja (Radio dignité). Selon Pierre Petignat, président de la Fondation avenir Madagascar, «elle couvre maintenant un territoire d'un million d'habitants et réalise des émissions scolaires chaque matin de semaine, en plus de l'actualité». Sur place, José constate les besoins de la région et s'implique dans plusieurs autres projets. Avec «l'évêque du moment, M^{gr} Félix, il fonde l'École supérieure spécialisée du Vakinankaratra (Essva) qui compte aujourd'hui plus de 900 étudiants et sept filières», il s'agit d'une H.E.S. reconnue par l'État malgache. D'autres actions suivront: soutien à l'école primaire et secondaire de Manarintsoa, soutien à un centre qui accueille 30 jeunes enfants des rues, soutien à la protection et à la reforestation de la forêt primaire de Antenina, soutien agricole et piscicole aux populations qui vivent à proximité de la forêt primaire et soutien à des prisonniers.

Afin de pérenniser son action d'aide au développement, il crée avec un réseau de personnalités la Fondation avenir Madagascar (FAM) en Suisse. Il se retire ensuite de la direction, tout en restant actif, et en laisse les responsabilités à d'autres afin qu'ils poursuivent et développent l'action initiée à Madagascar. Jusqu'à la fin de sa vie, il est resté très attaché à ce projet.

L'engagement de José reposait sur des valeurs importantes; il s'exprimait ainsi, lors d'un discours tenu devant le Premier ministre malgache à l'occasion de la première cérémonie de promotion de l'Essva, en mars 2003: «Il ne peut y avoir de lutte efficace contre la violence et le terrorisme dans le monde sans un combat permanent contre la pauvreté, l'anal-phabétisme, la sous-alimentation et le surendettement. Il ne peut y avoir de développement humain et durable, c'est-à-dire juste et respectueux des peuples, de leur histoire, de leur culture et de leur environnement naturel, sans la formation et l'éducation et sans la conscientisation aux droits et devoirs des citoyens d'un pays libre et souverain.»

Soulignons que José Ribeaud est l'un des rares étrangers à avoir reçu la médaille du Mérite national malagasy en 2006. Son œuvre à Madagascar a changé la vie de milliers de personnes.

José Ribeaud croyait aux personnes et à la force de leur engagement, c'est probablement la raison pour laquelle il a consacré des livres à plusieurs personnalités, en particulier à deux conseillers fédéraux et à un ancien ambassadeur suisse — *Kurt Furgler à cœur ouvert* (L'Aire, 1996), *Didier Burkhalter, humaniste et homme de convictions* (Alphil, 2018) et, avec Christoph Reichmuth, *Demain la Suisse. Dialogue avec Tim Guldimann, diplomate et citoyen* (Alphil, 2015). José a connu un grand succès avec son ouvrage consacré à Kurt Furgler.

José était très attaché à la Suisse en tant que construction politique et sensible à l'importance du dialogue entre les régions linguistiques. Il s'est ainsi exprimé sur sa vision de la Suisse dans plusieurs livres : *la Suisse à l'heure de vérité* (Éditions universitaires Fribourg, 1992), *Quand la Suisse disparaîtra* (L'Aire, 1998), *la Suisse plurilingue se déglingue* (Delibreo/Alphil, 2010). Son ouvrage *Quand la Suisse disparaîtra* est publié à un moment charnière de l'histoire politique suisse : le pays passe d'une organisation issue de la guerre froide à un nouveau monde ; d'un côté, les forces ultralibérales veulent libéraliser le pays, d'un autre côté, les forces conservatrices souhaitent un repli sur le passé. José Ribeaud propose une voie différente et critique les deux courants. Son livre va marquer les esprits et susciter d'importants débats. Mais il faut présenter un autre livre de José si l'on veut comprendre sa pensée : *la Suisse plurilingue se déglingue*. José était très attaché à une Suisse plurielle. Romand, il a vécu la plus grande partie de sa vie en Suisse alémanique. Il a œuvré au sein de plusieurs associations nationales pour le dialogue entre les différentes parties du pays. Aussi, l'idée d'une entente fédérale lui tenait à cœur. José a assisté au cours de sa carrière professionnelle à l'utilisation grandissante des dialectes alémaniques dans la vie privée et publique et dans les médias depuis les années quatre-vingt. Il ressentait cela comme un mépris du dialogue confédéral. En tant que francophone, qui vivait avec une langue unifiée, il voyait l'utilisation du dialecte comme un repli sur soi. Il a eu de vifs échanges à ce propos avec quelques journalistes alémaniques, qui voyaient l'utilisation du dialecte comme une manière de se distinguer de l'Allemagne, comme une richesse et le maintien d'une identité tout comme un repère dans une société qui fait face à la mondialisation. José ne contestait pas ces aspects, il souhaitait toutefois que les médias publics aient recourt à une langue unifiée, l'allemand,

pour les émissions principales et que l'enseignement du français reste une priorité dans les systèmes scolaires en Suisse alémanique

L'un des derniers livres de José a été consacré à la décharge chimique de Bonfol. Né à proximité de ce village, il a collecté des informations sur cette décharge dès les débuts de son activité de journaliste. Sensible à l'environnement, il a rédigé son livre avec passion en voulant montrer les tenants et aboutissants de cette affaire et en essayant de toujours présenter les points de vue de chacun et de remettre les diverses actions dans leur contexte.

Très attaché au Jura, José Ribeaud a remis en août 2015 ses archives à la République et Canton du Jura. Dans une interview à Sébastien Fastnacht, il s'exprimait ainsi: « Je dis souvent que la Terre est mon horizon, l'Europe est ma maison, la Suisse est ma raison, le Jura est ma passion et l'Ajoie est ma fascination... Mes racines sont en Ajoie, elles y sont restées malgré toutes mes pérégrinations. Mais je crois aussi que si l'on est un peu souple, on arrive facilement à prendre de petits bouts de ces mêmes racines pour aller les planter et les faire pousser ailleurs. C'est ce qui s'est passé dans mon cas. Et comme je ne me sens étranger nulle part, je suis bien partout! »

Ses reportages sur la Suisse alémanique, romanche et italienne lui ont valu le prix de la Fondation Oertli (1987) et il a reçu plusieurs distinctions: membre d'honneur de l'Association suisse des journalistes catholiques (2002), ainsi que le Prix catholique de la communication décerné par la commission des médias de la Conférence suisse des évêques (2003). Il faut regretter que le canton du Jura ne lui ait pas marqué sa reconnaissance par une distinction.

José Ribeaud avait rencontré son épouse, alors qu'il donnait des cours de français en Allemagne. Ils ont eu deux enfants et plusieurs petits enfants. À la retraite, José Ribeaud s'est installé à Berlin, dans le pays de son épouse Monika.

Malgré la génération qui nous séparait et la distance, José était devenu un ami. Nous avons partagé de très beaux moments tant lors de la production de ses livres que pendant leur promotion. Jusqu'à la fin de sa vie, il a conservé un entrain et une forte envie de rencontrer et de partager. José avait toujours un mot gentil pour toutes les personnes impliquées dans un projet, quel que soit leur rôle ou leur titre. Il savait garder le sourire, même quand les choses ne se déroulaient pas comme attendu.

Hommage à José Ribeaud

Je suis fier d'avoir pu partager un bout de chemin avec José. Chaque fois qu'il repartait pour Berlin, je me disais: « Espérons que je puisse vieillir comme lui: conserver l'enthousiasme et la curiosité, maintenir une activité intellectuelle, partager avec les plus pauvres et rester simple et amical avec chacun. »

Alain Cortat est éditeur à Neuchâtel, où il dirige les Éditions Alphil.

